ABBÉ CLAUDE FALC'HUN

F Couturier
5 º2

LE SAINT CURÉ D'ARS



COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 39

Abbé CLAUDE FALC'HUN

LE SAINT CURÉ D'ARS

Jean-Baptiste-Marie Vianney

ILLUSTRATIONS
DE
JEAN DUPIN et PIERRE LECONTE



AVANT-PROPOS

★

Cher ami,

Y a-t-il dans ton village, dans ton quartier, un homme qu'on appelle « Monsieur le Curé » ?

Sans doute, oui ; peut-être pas...

Tu sais qu'il habite une maison qu'on appelle le presbytère, souvent tout près de l'église.

Tu l'as vu célébrer la messe, faire le catéchisme, baptiser un bébé. A part cela, tu ne sais sans doute pas grand-chose de « Monsieur le Curé ».

Aussi, lis ce livre, lentement, avec amour. Il te raconte l'histoire vraie du Curé d'un tout petit village de France.

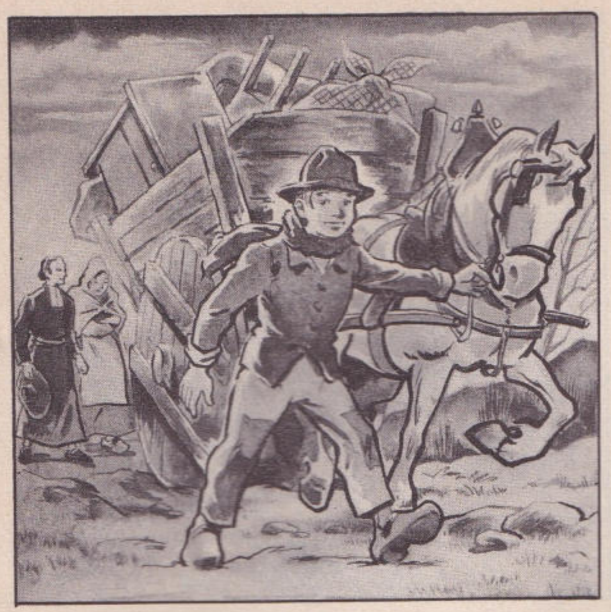
Il te dira pourquoi cet homme s'est fait prêtre, combien il aimait les hommes, tous *les hommes, parce qu'il aimait Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.*

Par-delà la vie du Curé d'Ars, tu penseras à ton curé, n'est-ce pas ? au grand amour qui l'a poussé à donner toute sa vie pour toi,

pour que tu sois heureux,
pour que tu connaisses la route à suivre pour réussir ta vie,
pour que tu aies la vie de Dieu en toi...

Dans le visage et la vie du Curé d'Ars, tu verras Jésus.

Claude FALC'HUN.



1 Une lourde carriole s'avance lentement à travers une brume épaisse qui noie l'horizon et rend l'orientation très difficile. Dans la carriole, entassés pêle-mêle, un bois de lit, deux vieilles tables, un buffet, une marmite de fonte, une poêle, une bibliothèque et quelques paquets de livres. Derrière, dans un silence profond, marchent une femme âgée et un jeune prêtre, dont les gros souliers résonnent pesamment sur les cailloux de la route.



2 Voici un croisement de chemins. Quelle direction prendre ? Les voyageurs sont égarés. Heureusement, de petits bergers sont là, qui font paître leurs troupeaux. Le prêtre s'approche de l'un d'eux, un garçon éveillé, le visage illuminé d'un bon sourire.

« Mon petit, pourrais-tu m'indiquer la route d'Ars ?

— Par là, Monsieur le Curé ; après, c'est tout droit ».

Et du doigt, le gamin montre dans le lointain brumeux le point approximatif où se tapit le village.



3 L'enfant continue à regarder le prêtre avec curiosité et franchise.

« Comment t'appelles-tu, mon petit ami ?

— Antoine Givre.

— Eh bien ! Antoine, tu m'as montré le chemin d'Ars, je te montrerai le chemin du ciel ».

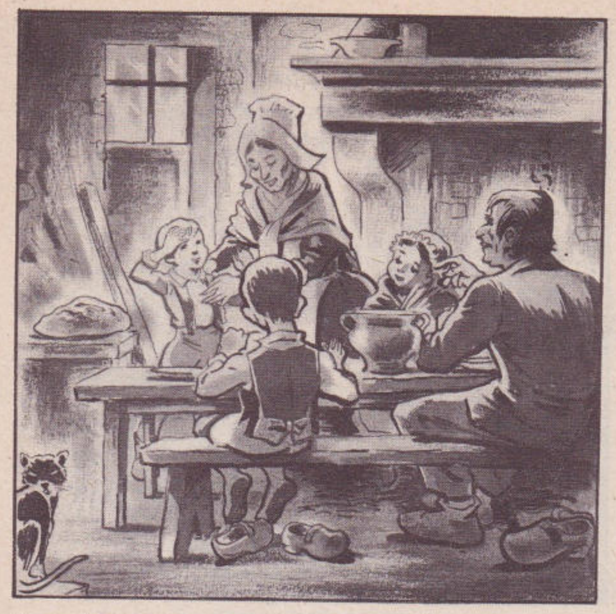
Antoine explique alors que la limite de la paroisse passe juste au carrefour où ils se trouvent. Aussitôt le prêtre s'agenouille dans la direction du bourg, et prie de tout son cœur. Et la carriole se remet en route...

Qui donc est ce prêtre ?



4 Il s'appelle Jean-Marie Vianney.

Né à Dardilly, près de Lyon, le 8 mai 1786, trois ans avant le commencement de la Révolution française, il est le quatrième d'une famille de six enfants, dont les plus connus seront François, futur héritier de la ferme, et Marguerite, la compagne d'enfance de Jean-Marie. Son père, Mathieu Vianney est un bon paysan, rude à la peine ; sa mère, Marie Béluse, une femme à la foi solide comme un roc, limpide comme une eau de source.

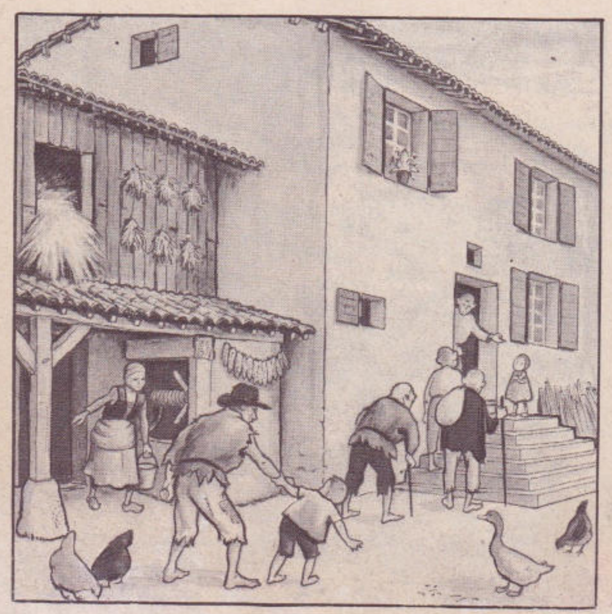


5 Très tôt, sa maman lui apprend à aimer Dieu ; elle lui montre les croix, les statues de Notre Dame et des saints qui ornent les chambres.

Un jour qu'elle avait oublié le signe de la croix avant le repas, Jean-Marie refusa carrément de toucher à sa soupe, jusqu'au moment où sa mère, ayant deviné la raison de ces « non » énergiques, l'aida à faire ce geste, signe du chrétien auquel tenait déjà tant le petit baptisé.



6 Dès qu'il fait ses premiers pas, le petit bonhomme prend l'habitude d'imiter les «grands». Le soir, il va s'agenouiller auprès de ses parents, quand tous les hôtes de la ferme se réunissent pour la prière. Tout au long de la journée, il trottine auprès de sa maman qui lui apprend à balbutier le « Notre Père », et le « Je vous salue, Marie », et lui raconte les plus beaux récits de l'Histoire Sainte. Jean-Marie aime surtout entendre raconter la naissance de Jésus à la crèche, l'adoration des bergers et des mages.



7 Plus tard, il se rappellera certainement les bons moments passés à Dardilly quand il dira aux mamans combien grande est la mission que Dieu leur a confiée : former leurs tout-petits à l'amour de Dieu, à la prière et à la charité fraternelle. Car cette charité est vécue chez les Vianney de père en fils. La table de famille est toujours ouverte à tous les gens de passage, pèlerins, mendiants ; on ne se contente pas de leur donner distraitement un morceau de pain au seuil de la maison !



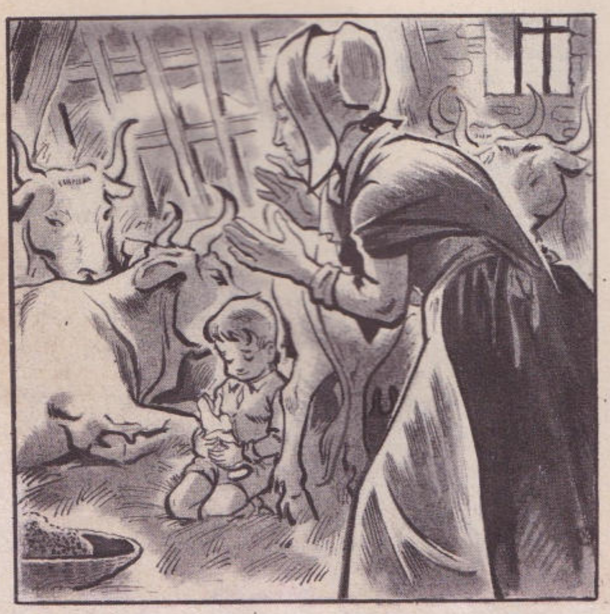
8 Aux veillées, près de la cheminée, il a certainement entendu son père parler de l'hôte étrange accueilli vingt ans plus tôt dans la ferme des Vianney. Il arriva un soir, sale, enguenillé, la besace pendant à son épaule, un rosaire autour du cou, une croix sur la poitrine. Il s'en allait, d'Amettes dans le Pas-de-Calais, en pèlerinage à Rome, et se nommait Benoît-Joseph. Le lendemain, il remercia de tout cœur ses hôtes et repartit, demandant à Dieu de bénir cette maison. Un jour ce mendiant sera canonisé et sera connu sous le nom de saint Benoît-Joseph Labre !



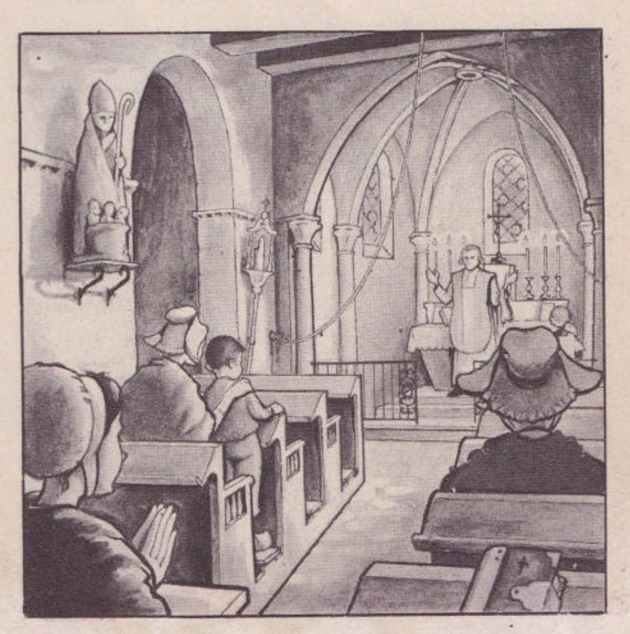
9 En grandissant, Jean-Marie prend une part plus active à la vie de la ferme. En été, quand les hommes partent de bonne heure pour les champs, l'enfant et sa sœur Marguerite les rejoignent un peu plus tard, montés sur un âne. Quelle joie de faire la pirouette dans l'herbe et d'organiser des jeux auxquels Jean-Marie participe à corps perdu. Il se lance dans des courses folles et doit faire de grands efforts pour se maîtriser. Comme tu vois, il est loin d'être une « sainte nitouche ».



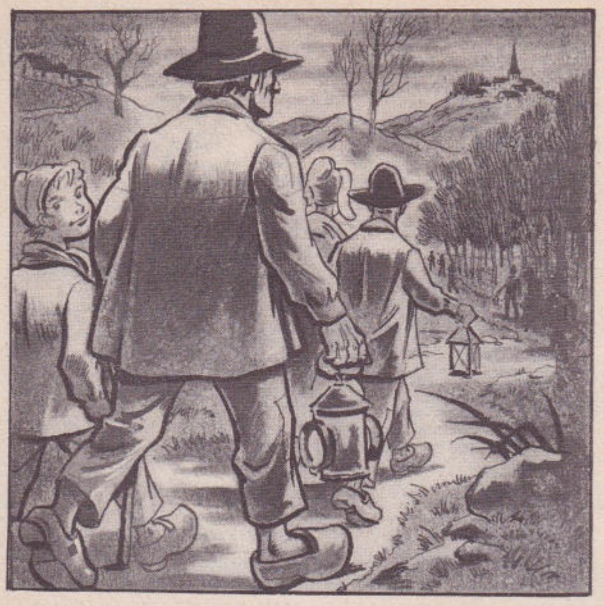
10 Parfois le ton monte et l'orage gronde entre le frère et la sœur. Jean-Marie avait un joli chapelet qu'il aimait beaucoup. Marguerite, plus jeune de dix-huit mois, se met à le regarder avec envie. « Donne-le moi », dit-elle, tapant du pied avec colère. « Non, répond Jean-Marie, il est à moi ». Mais Marguerite ne capitule pas. Le petit garçon court vers sa mère : « Maman, Marguerite veut prendre mon chapelet. — Donne-le lui, va, donne-le pour l'amour de Dieu ». Jean-Marie pousse un soupir, mais... donne son « trésor ».



11 Pour le consoler, sa mère lui fait cadeau d'une statuette de Notre Dame, qu'il avait souvent contemplée avec envie sur la cheminée de la cuisine. Quelle joie ! « Je ne savais plus m'en séparer, dira-t-il plus tard, et je n'aurais pas dormi tranquille si je ne l'avais pas eue à côté de moi dans mon petit lit ». Un soir, Jean-Marie ne rentre pas. Sa mère, très inquiète, finit par le trouver dans l'étable, à genoux entre deux vaches. La statuette dans les mains, le petit garçon priait de toute son âme.



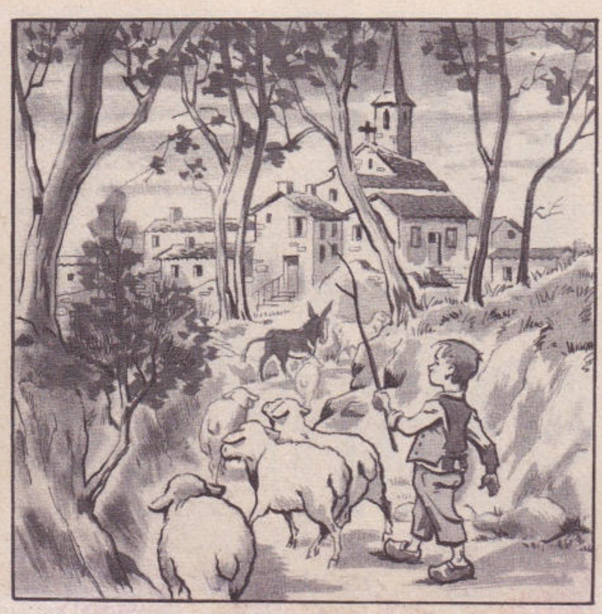
12 Madame Vianney va souvent à une messe matinale. Dès que la cloche sonne, Jean-Marie vient trouver sa maman : « Dis, maman, emmène-moi ». Et l'on voit souvent, à l'église, l'un près de l'autre, notre bonhomme de quatre ans et sa mère. Celle-ci lui explique les gestes du prêtre, le sens des prières. Jean-Marie s'applique à bien suivre, mais parfois il se retourne pour regarder sa mère, dont le visage reflète sa joie de parler à Dieu. Il dira plus tard : « Si j'ai aimé si tôt la messe, c'est à ma mère, après Dieu, que je le dois ».



13 Mais la Révolution éclate et les prêtres qui veulent rester fidèles à l'Eglise sont obligés de se cacher, sinon, ils sont arrêtés et guillotinés dans les vingt-quatre heures. Défense est faite de leur donner asile. Malgré tous ces dangers, beaucoup de prêtres restent dans la région de Dardilly. Cachés un jour ici, le lendemain ailleurs, ils célèbrent la messe de nuit dans les granges ou dans des pièces retirées des fermes. Des chrétiens sûrs avertissent du lieu et de l'heure de la prochaine messe.



14 Le soir venu, papa, maman et les enfants Vianney se mettent en route ; ils prennent des chemins de traverse ; bien souvent la marche est longue. Arrivés au lieu de la réunion, le prêtre, vêtu comme les gens du pays, les accueille avec une grande joie. Il commence par confesser ceux qui le désirent, pendant que les autres prient avec ferveur. Puis, il dispose sur une table la pierre d'autel, un missel écorné, un pauvre petit calice ; il met rapidement ses ornements, et la messe commence, pendant qu'aux alentours des hommes montent la garde.



15 N'est-ce pas pendant ces messes nocturnes, célébrées en cachette, que, pour la première fois, vient à Jean-Marie l'idée d'être prêtre ? Cependant, la Terreur continue. Les croix des chemins sont abattues et brisées ; les gens doivent cacher leurs crucifix, leurs statues ; mais Jean-Marie garde sa statuette de Notre Dame, il l'emporte aux champs dans une de ses poches. Il a sept ans maintenant et peut rendre de menus services à la ferme, spécialement à la garde du troupeau, composé d'un âne, de vaches et de brebis.



16 Deux fois par jour, avec sa sœur Marguerite, surnommée « Gothon », il conduit le troupeau au vallon de Chantemerle, arrosé par un ruisseau aux riants rivages, et dont les coteaux sont égayés par les joyeux trilles de nombreux oiseaux. Jean-Marie aime bien ce vallon. En arrivant, sa sœur et lui s'agenouillent, offrent à Dieu leur travail de pastoureaux. Puis ils prennent leurs aiguilles et leur laine à tricoter et confectionnent des bas et des chaussettes, tout en veillant soigneusement sur leurs bêtes.



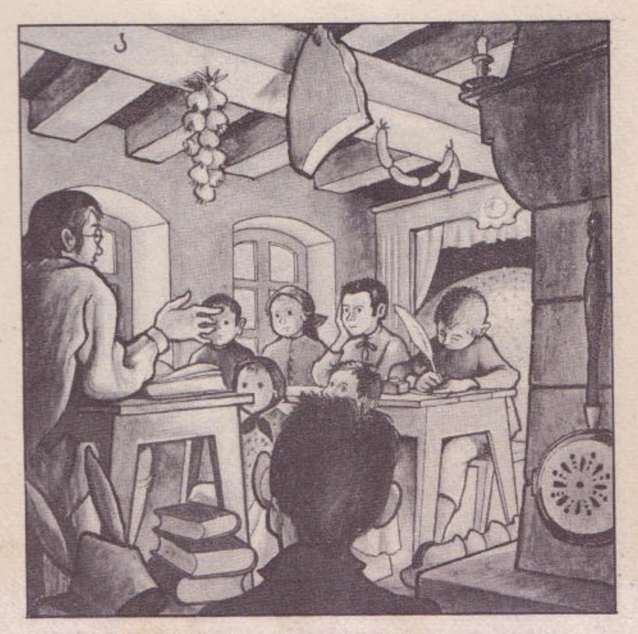
17 Jean-Marie raconte à Gothon les événements de l'Histoire Sainte et les scènes de la vie de Jésus ; mais bientôt il lui dit : « Fais donc mes bas, il faut que j'aille vers le ruisseau pour prier ». Il place sa statue dans le trou d'un vieux saule à moitié pourri, la décore de mousse et de fleurs, puis, à genoux, il récite son chapelet. Parfois aussi, il construit de petites chapelles, ou modèle la terre glaise pour en faire de rustiques statuettes. Car c'est un habile bricoleur !



18 Ou encore sa sœur et lui chantent des bribes de cantiques qu'ils connaissent. Les petites bergères des alentours viennent les rejoindre. Jean-Marie leur apprend les prières que sa mère lui a enseignées, et raconte ce qu'il a entendu dire pendant les messes célébrées dans les granges. Le « catéchisme » fini, on fait une procession. Quel spectacle que ces enfants récitant le chapelet et chantant des cantiques, derrière une pauvre croix faite de deux bouts de bois, alors que les églises sont fermées, les processions interdites !



19 Ils passaient donc tout leur temps à prier, dirastu ? Que non ! Jean-Marie se retrouve avec la même équipe d'enfants pour jouer, surtout aux palets où il est très adroit. Plus tard, un de ses anciens camarades de jeux racontera : « Lorsque nous avions perdu, nous étions ordinairement tristes. Lui, en voyant notre peine, disait : « Eh bien ! il ne fallait pas jouer ! » Et puis, pour nous consoler, il nous rendait ce qu'il avait gagné, et il nous donnait toujours un sou de plus ».

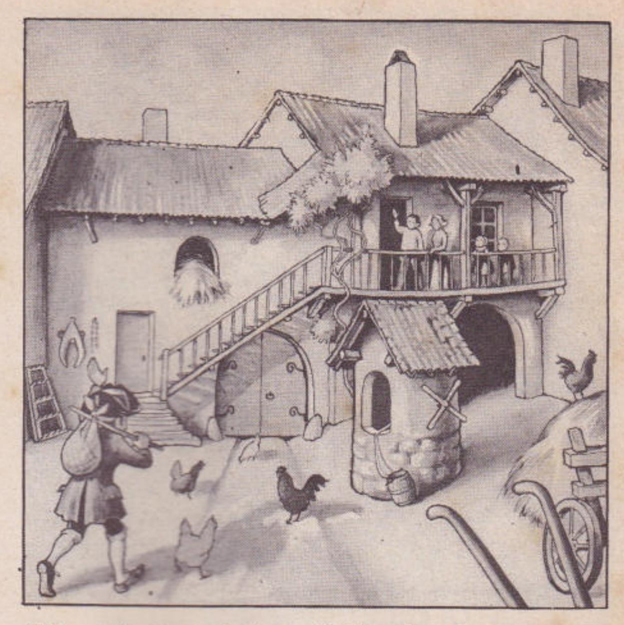


20 En 1795, la chute de Robespierre amène la fin de la Terreur. Un « citoyen Dumas » ouvre une école à Dardilly. Jean-Marie, qui a maintenant près de neuf ans, s'assied pour la première fois de sa vie sur les bancs de la classe ; mais sa grande sœur Catherine lui a déjà appris son alphabet. A l'école, on lui enseigne la lecture, l'écriture, l'histoire, la géographie, le calcul ; il s'applique de tout son cœur, et ses progrès sont si rapides qu'au bout de quelques semaines, il peut lire à haute voix les vies de saints aux veillées familiales.

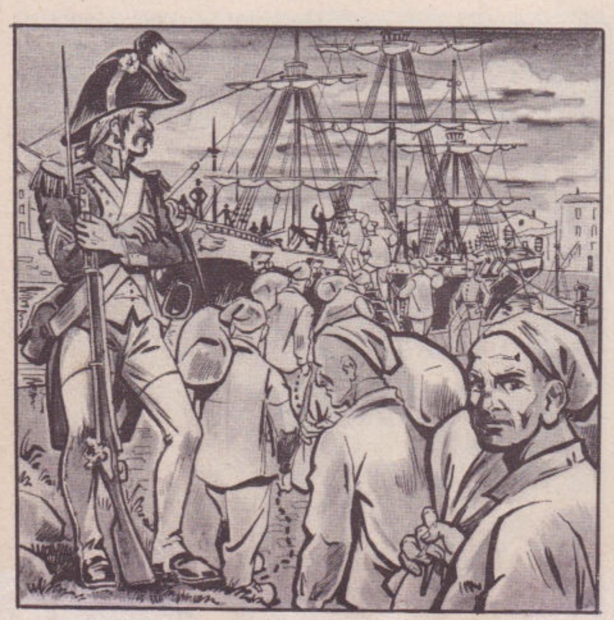


21 Pourtant les églises restent fermées. Mais quatre prêtres sont venus s'installer à Ecully, près de Dardilly. L'un d'eux, Monsieur Balley, est menuisier ; un autre, Monsieur Groboz, cuisinier. De cette façon, ils écartent les soupçons. Un jour, Monsieur Groboz vient chez les Vianney ; il demande à Jean-Marie : « Quel âge as-tu ? — Onze ans. — T'es-tu confessé ? — Jamais », dit l'enfant.

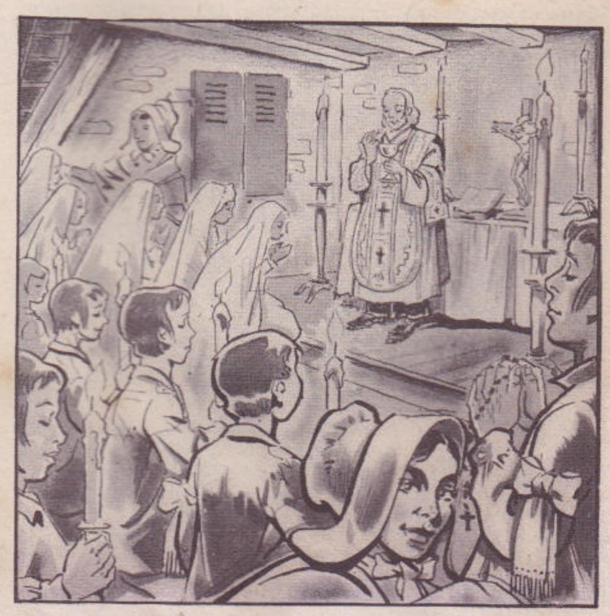
« Eh bien ! faisons-le tout de suite », répond le prêtre. Et là, « au pied de l'horloge », il fait une première confession qui émerveille le prêtre.



22 Monsieur Groboz décide alors les parents à laisser le petit venir à Ecully compléter son instruction religieuse afin de faire sa première communion. En mai 1798, Jean-Marie quitte sa famille et vient habiter à la ferme du « Point-du-Jour », chez une sœur de sa mère. Deux religieuses, dont le couvent avait été détruit, vivaient à Ecully. Ce sont elles qui préparent une quinzaine d'enfants à la première communion. Jean-Marie suit avec une grande ferveur la retraite qui précède le grand jour.



23 Malheureusement, la persécution a repris. Le Pape Pie VI est prisonnier en France, des centaines de prêtres meurent sur les pontons de Rochefort ou sont déportés en Guyane. La cérémonie de la première communion doit donc se faire en cachette, dans une ferme d'Ecully. Devant les fenêtres on a placé des charretées de foin, et pendant toute la cérémonie des hommes travaillent à les décharger. Comment pourrait-on soupçonner que derrière se tient une assemblée chrétienne digne du temps des catacombes ?



24 Les enfants arrivent l'un après l'autre dans leur costume de tous les jours, et sont conduits dans une grande chambre où les mamans mettent le brassard ou le voile qu'elles ont apporté, soigneusement dissimulé sous leur cape. Les volets sont bien clos pour que la lumière des cierges ne soit pas aperçue du dehors.

Jean-Marie fait sa première communion avec beaucoup de foi. Plus tard il dira : « O mon Dieu ! Quelle joie pour un chrétien qui, en se levant de la Table Sainte, s'en va avec tout le ciel dans son cœur ».





25 La cérémonie terminée, la maman reprend le brassard et Jean-Marie, serrant bien fort son chapelet de communiant, qu'il montrera cinquante ans plus tard aux enfants d'Ars, revient à Dardilly avec ses parents. Finies les années de son enfance, finies les années d'école. Désormais, il devra se consacrer tout entier aux travaux des champs et à l'entretien de la ferme. D'ailleurs, n'est-il pas fort et bien portant, bien que plutôt petit pour son âge ?

26 Jean-Marie se met résolument au travail, juste au moment où la persécution prend fin par le coup d'état du 18 Brumaire et l'avènement de Bonaparte au pouvoir. Les travaux sont variés : labourer la terre, piocher, déchaumer, tailler la vigne, gauler les noix ou les pommes, soigner les bêtes, faire les foins, la moisson, la vendange... travaux pénibles pour un gars de treize ans ; mais Jean-Marie est plein de courage, et, quand il n'en peut plus, il lance un regard vers Ecully où il sait que Jésus est là, toujours présent dans le tabernacle.



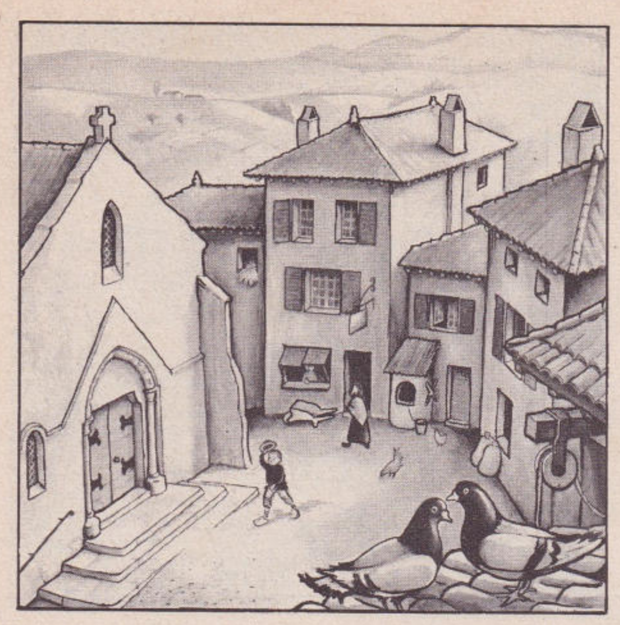


27 « Que c'est beau de s'offrir à Dieu tous les matins en sacrifice », dira-t-il souvent plus tard à ses paroissiens. Et Jean-Marie travaille avec ardeur. Un jour, il part pour la vigne avec son frère aîné. Mais il a beau avancer, se hâter, rien à faire, celui-ci va plus vite. Il rentre le soir, éreinté, épuisé d'avoir voulu suivre François.

« Bah ! dit le grand frère, que diraient les gens si Jean-Marie qui est plus jeune en faisait autant que moi qui suis son aîné ? »

28 Ayant reçu le lendemain une statuette de la Vierge, il s'en retourne travailler avec François. Il reprend son rang dans la vigne, baise la statue et la lance devant lui aussi loin qu'il peut. Puis il commence à piocher avec ardeur jusqu'au moment où il a rejoint la statue. Il recommence alors son geste, et ainsi toute la journée, si bien que le soir il rentre tout joyeux à la ferme. « Aujourd'hui, dit-il, j'ai pu suivre François et je ne suis pas fatigué ».

Il continue à travailler ainsi, en silence, louant Dieu à travers toutes ses créatures.



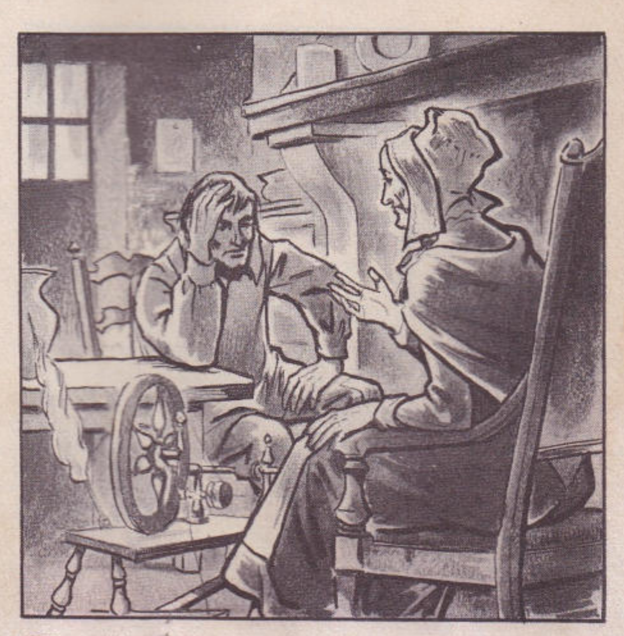
29 Entre temps, le Concordat est signé entre le Premier Consul Bonaparte et le Souverain Pontife. L'Eglise retrouve enfin la paix après dix années de troubles. L'abbé Rey, ancien curé de Dardilly, revient d'exil et reprend sa place au village. Quelle joie pour Jean-Marie de pouvoir aller prier dans l'église de sa paroisse ! Bien souvent, il y passe, soit le matin avant d'aller aux champs, soit l'après-midi, quand la cloche appelle les gens pour la prière ou une « bénédiction ».



30 Jean-Marie n'allait plus au catéchisme depuis sa première communion, mais il brûlait de connaître davantage le Christ et son Message. Aussi, dans l'étable où il couche, installe-t-il un rayon sur lequel il dépose des livres, parmi lesquels l'Evangile et l'Imitation. Le soir, après ses harassantes journées de travail, il prend l'un d'eux et se met à lire et à prier, faiblement éclairé par une chandelle de résine. Bien des jeunes continuent à agir ainsi à notre époque, dans les fermes de nos villages de France.

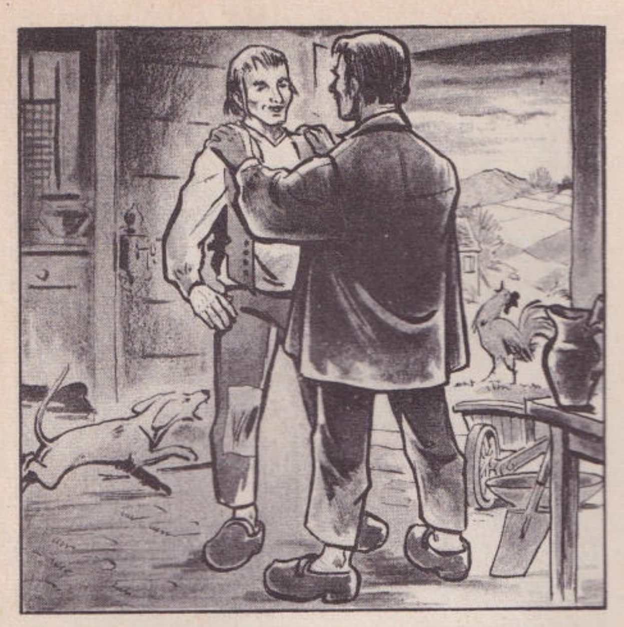


31 Sagement, sa mère lui demande de veiller moins tard. Jean-Marie obéit, mais cela ne l'empêche pas de réfléchir. De plus en plus fort, il sent grandir en lui le désir d'être prêtre, il vit le « suis-Moi » lancé par Jésus à ses premiers apôtres. Il pense aux nombreuses paroisses sans prêtre, après la tourmente de la Révolution, il évoque les messes nocturnes dans les granges, la misère des gens qui n'ont personne à qui demander conseil, il se souvient de sa première communion ; oui, il veut être prêtre, il sera prêtre.



32 Mais, comment faire ? Il a dix-sept ans, ne sait pas un mot de latin, et ses études ont été très peu poussées... Et sa mère ? Et son père ?

Jean-Marie parle d'abord à sa mère. Celle-ci pleure de joie et serre son fils dans ses bras. Mais le père reste inflexible. Ni les raisons données par le jeune homme, ni les supplications de la maman n'ont d'effet sur sa décision. On a fait récemment de grosses dépenses pour la ferme, on a besoin des bras solides du garçon. Et puis d'ailleurs, comment le faire instruire ?

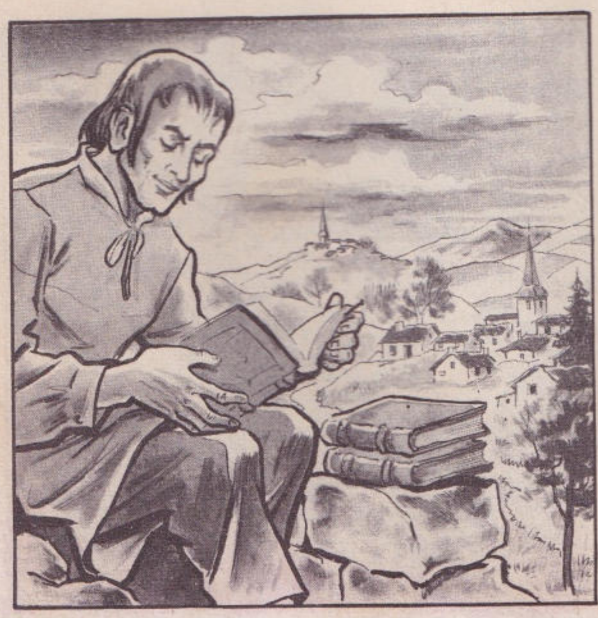


33 L'épreuve dure près de deux ans. Jean-Marie se tait douloureusement, continue son travail avec autant d'amour, mais il ne démord pas de son idée.

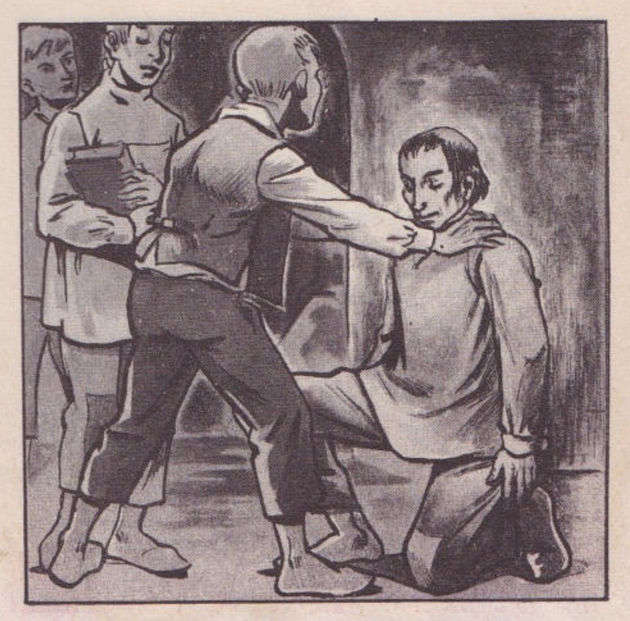
Juste à ce moment, l'abbé Balley, curé d'Ecully, grand apôtre et saint prêtre, ouvre dans son presbytère une école pour former de futurs prêtres. Jean-Marie reprend espoir, sa mère aussi, et tous deux en reparlent au père qui, cette fois, n'ose plus refuser. « Puisque Jean-Marie y tient, dit-il, il ne faut pas le contrarier davantage ».



34 Marie Vianney et sa sœur, Marguerite Humbert, vont aussitôt à Ecully trouver Monsieur Balley. Elles lui racontent la jeunesse de Jean-Marie et comment lui est venue l'idée d'être prêtre. Monsieur Balley refuse d'abord : son école est pleine, il est écrasé de travail... Mais elles insistent, le supplient de consentir au moins à voir le jeune homme. Le curé accepte, et Jean-Marie vient avec sa mère. Le prêtre le regarde longuement, l'interroge, et enfin l'embrasse en disant : « Soyez tranquille, mon ami, je me sacrifierai pour vous s'il le faut ».



35 Jean-Marie part donc pour Ecully et prend de nouveau pension au « Point-du-Jour » chez sa tante. Il s'y contente d'une soupe midi et soir, essayant par ses pénitences d'obtenir la bénédiction du Seigneur sur son travail. Car si son amour de Dieu et des pauvres grandit, l'étude lui est difficile. Il y a bien longtemps déjà qu'il a quitté l'école, et sa mémoire s'est rouillée. Le latin en demande beaucoup. Il a beau travailler opiniâtrement le soir, le lendemain matin, tout s'est envolé.



36 Quelques-uns de ses camarades l'aident de leur mieux, surtout un jeune, nommé Mathias Loras. Mais Mathias est nerveux. Un jour, agacé de voir que Jean-Marie n'arrive pas à comprendre, malgré ses explications répétées, il lui donne une gifle en présence des autres élèves. Jean-Marie se met humblement à genoux devant lui et lui demande pardon ; et Mathias, regrettant son geste, tombe dans les bras de son camarade. Jamais celui qui deviendra Mgr Loras n'oubliera ce geste et l'amitié qui en avait jailli.

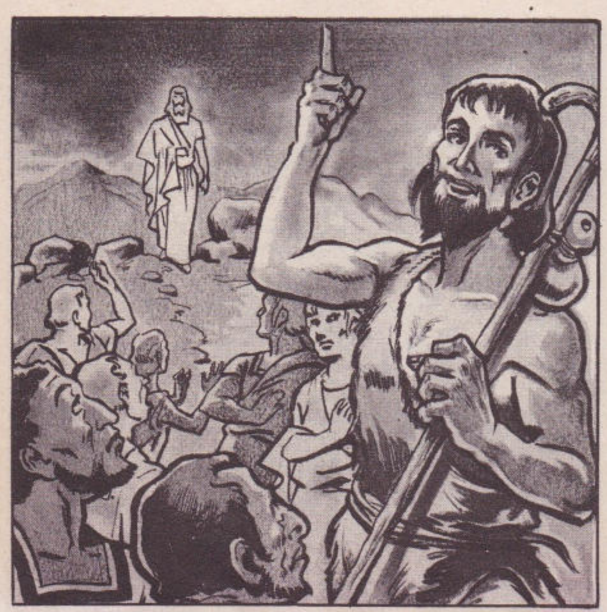


37 Mais le latin n'entre toujours pas. Aussi le découragement s'empare-t-il du jeune homme. Il revoit en pensée ses champs, sa maison, ses travaux à la ferme : « Comme c'était plus facile ». Et il va trouver le curé pour lui dire : « Je m'en vais retourner chez nous ». Monsieur Balley l'accueille avec affection, l'encourage à tenir bon. Jean-Marie reprend ses livres, mais décide de faire un pèlerinage à La Louvesc au tombeau de saint Jean-François Régis pour demander au saint de l'aider dans ses études.



38 D'Ecully à La Louvesc il y a une centaine de kilomètres. Le chapelet dans une main, un bâton dans l'autre, Jean-Marie part, mendiant son pain, mal accueilli dans beaucoup de fermes. Mangeant des herbes, buvant l'eau des sources, dormant à la belle étoile, il parvient à La Louvesc, s'agenouille devant le tombeau du saint, le suppliant de « lui accorder la grâce de savoir assez de latin pour faire sa théologie ».

Dès lors, il fit assez de progrès pour ne pas se décourager, et les livres ne le dégoûtèrent plus.



39 En 1807, Jean-Marie reçoit, à Ecully même, le sacrement de confirmation des mains du cardinal-archevêque de Lyon. Il choisit comme patron de confirmation saint Jean-Baptiste, le Précurseur du Christ ; ce patron sera, durant toute sa vie, un de ses saints préférés. Jean-Marie ne veut-il pas être, comme Jean-Baptiste, l'humble serviteur qui prépare les âmes à rencontrer et à accueillir Dieu dans leur vie ? Il signera désormais tantôt « Jean-Marie-Baptiste », tantôt « Jean-Baptiste-Marie ».



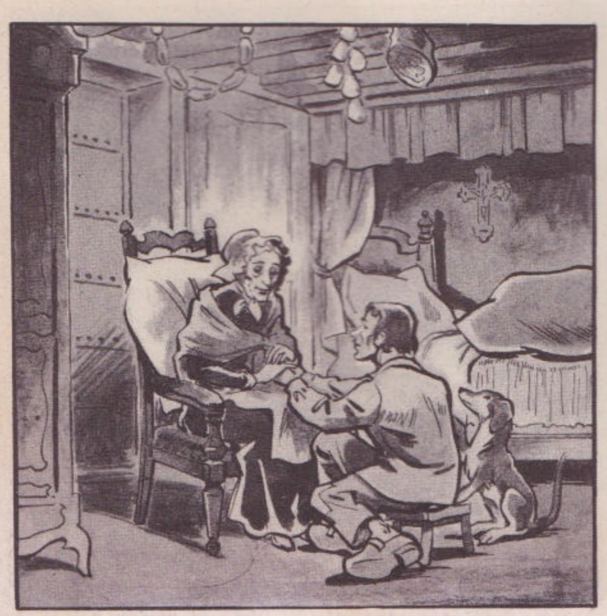
40 Un autre obstacle va surgir à l'improviste sur le chemin du sacerdoce. En 1809, Jean-Marie reçoit sa feuille de route pour rejoindre l'armée. Napoléon faisait la guerre sur deux fronts à la fois : en Espagne et en Autriche. Il lui fallait des hommes ! Certes, les futurs prêtres étaient dispensés du service militaire dans le diocèse de Lyon, et Jean-Marie était convoqué à tort. Mais rien n'y fait, il doit partir et laisser en plan toutes ses études ! Il tombe malade, fait un court séjour à l'hôpital avant d'être dirigé sur le centre de Roanne, et de là partir pour l'Espagne.



41 Il retombe malade. A peine convalescent, il apprend qu'il doit partir le lendemain. Avant d'aller prendre sa feuille de route, il entre dans une église pour confier au Seigneur tous ses soucis. Las ! Il en oublie l'heure et trouve fermée la porte du bureau de recrutement. Le lendemain, il met sac au dos et s'engage seul sur la route pour essayer de rattraper l'arrière-garde. Mais bientôt il s'arrête, fourbu ; entraîné par un homme, il va passer la nuit dans le village des Noës. Le maire le persuade d'y rester ; comment désormais pourrait-il rejoindre son contingent ?



42 Il restera environ un an dans ce village, chez Claudine Fayot, femme généreuse, travailleuse, prête à accueillir tous les malheureux. Il y fait la classe aux enfants le soir, se montrant peu dans la journée, tout en cherchant à rendre service autour de lui. Comme l'inaction lui pèse, il fait venir ses livres d'études car il ne perd pas de vue la préparation de son sacerdoce. Enfin, en 1810, lui parvient la nouvelle qu'il peut rentrer : l'Empereur, à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise, ayant publié un décret de large amnistie.



43 Le benjamin des enfants Vianney, François, dit le « Cadet » pour le distinguer de l'aîné, s'engage à remplacer son frère dans l'armée. Jean-Marie quitte aussitôt les Noës, où tout le monde pleure son départ ; on lui offre pour son trousseau de futur prêtre une soutane qu'il doit essayer sur-le-champ.

Il arrive à Dardilly juste pour revoir sa mère. Usée par tant d'épreuves, elle meurt quelques semaines après, âgée de cinquante-huit ans. Jean-Marie n'oublia jamais celle qui avait formé en lui l'âme chrétienne et lui avait appris la générosité qui devait le conduire jusqu'à la sainteté.



44 Jean-Marie retourne aussitôt à Ecully chez Monsieur Balley. Désormais il loge à la cure, faisant fonction de jardinier pendant les récréations, de sacristain et d'enfant de chœur à l'église. Le travail avance et, le 28 mai 1811, Jean-Marie reçoit la tonsure. Il a franchi la première étape vers le sacerdoce. Inutile de décrire la joie de tous, surtout celle de l'abbé Balley, qui avait cru en lui malgré tous les obstacles. Du haut du ciel, la maman Vianney devait, elle aussi, participer au bonheur de son cher enfant.

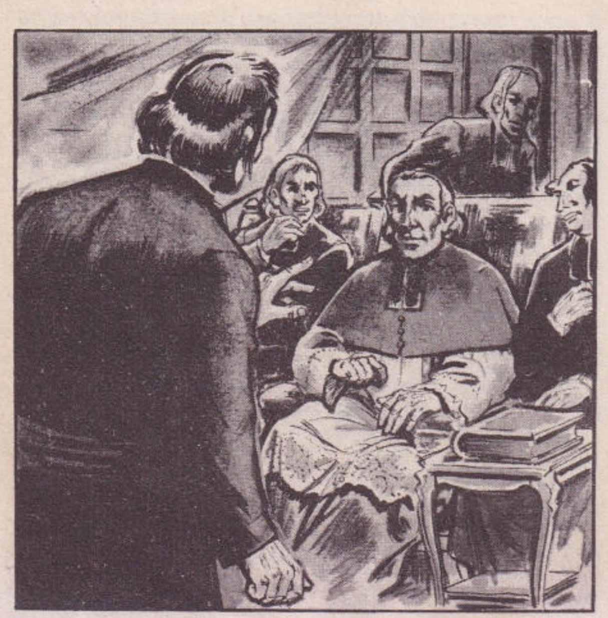


45 L'année suivante, Jean-Marie part pour le petit séminaire de Verrières, près de Montbrison. Là, il a un professeur plus jeune que lui, des camarades qui rient quand il ne comprend pas. « A Verrières, dira-t-il plus tard, j'ai eu un peu à souffrir ». Mais il y rencontre un condisciple, Marcellin Champagnat 1 , qui a, comme lui, bien du mal à étudier. Plus âgés que les autres élèves, ils sympathisent vite et deviennent de grands amis.

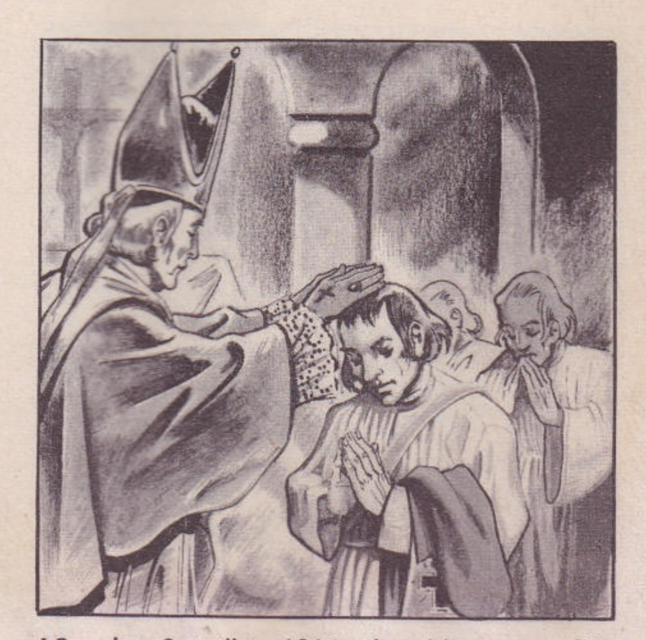
(1) Lire, dans la même collection : **« Le Père Champagnat »**, par l'abbé Jean Vignon.



46 Ils se retrouvent tous les deux en octobre 1813 au séminaire Saint-Irénée. Les cours y sont faits en latin, aussi devine les difficultés du pauvre garçon. Au bout de six mois, on lui dit qu'on ne peut le garder. Quelle souffrance pour Jean-Marie ! Que devenir ? Il pense un moment se faire frère des Ecoles Chrétiennes, mais l'abbé Balley qu'il est venu revoir à Ecully le retient et lui demande de tenter un dernier effort avant de s'arrêter sur le chemin de la prêtrise.



47 Le bon curé d'Ecully et le séminariste se remettent au travail. L'abbé Balley lui consacre la plus grande partie de son temps et ose le présenter aux examens pour les ordres mineurs. Mais, devant les examinateurs, Jean-Marie perd la tête et répond tout de travers, les laissant perplexes sur la décision à prendre. Le curé insiste, obtient la faveur d'un nouvel examen ; cette fois, l'on est très satisfait des réponses du candidat. Consulté, le vicaire général demande : « Est-il pieux ? — Un modèle ! — Eh bien ! je l'appelle, la grâce de Dieu fera le reste ».



48 Le 2 juillet 1814, Jean-Marie reçoit les ordres mineurs et le sous-diaconat ; il passe la dernière année de son séminaire auprès de son cher curé à Ecully, devient diacre le 23 juin 1815 et, le 9 août de la même année, il se met en route pour Grenoble où, le 13 août, il sera enfin ordonné prêtre. Il est seul à recevoir le sacerdoce. Mais à ceux qui s'excusent de l'avoir dérangé pour un seul ordinand, l'évêque répond : « Ce n'est pas trop de peine pour ordonner un bon prêtre ».



49 Le voilà donc enfin, à vingt-neuf ans, au terme d'un long chemin ! Malgré tous les obstacles venant de lui, de son père, des circonstances dues à la guerre, Jean-Marie est prêtre, grâce à sa mère, grâce au curé d'Ecully, et surtout grâce à Dieu qui l'a soutenu, aidé, guidé à travers tout. « Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand », s'écriera-t-il bien souvent.

Le lendemain, le petit berger de Chantemerle montait pour la première fois à l'autel et offrait à Dieu le sacrifice de son Fils, offrant par le Christ toute sa vie au service du Père.



50 Après avoir célébré la messe à Grenoble, il revient aussitôt à Dardilly où son grand ami lui apprend une bonne nouvelle : il est nommé vicaire à Ecully. Très rapidement, l'abbé Vianney reçoit les pouvoirs de confesser, et le premier qui s'agenouille devant lui est son curé. Tous deux vont vivre ensemble dans la prière, le sacrifice et l'apostolat. Le jeune vicaire n'a rien à lui, tout est distribué aux pauvres, jusqu'aux vêtements neufs qu'on lui offre et qu'il troque auprès des miséreux contre leurs pauvres loques.



51 C'est pendant son vicariat à Ecully qu'il voit pour la première fois celle qui devait fonder l'œuvre de la Propagation de la Foi : Pauline Jaricot. La rencontre a lieu dans un salon aux riches tentures et aux fauteuils de soie, où notre ami de la pauvreté se sent mal à l'aise. Mais dès qu'il aperçoit Pauline, modestement vêtue, son attitude change. Le regard grave de la jeune fille, son sourire bienveillant lui font comprendre qu'il se trouve en face d'une âme forte, prête à se consacrer à l'œuvre de Dieu. Une sympathie profonde jaillit entre ces deux âmes d'élite.



52 Le curé d'Ecully ne tarde pas à tomber malade. Un ulcère à la jambe amène une décomposition lente du sang. La gangrène apparaît. Le curé se confesse une dernière fois à son vicaire, reçoit de lui le viatique, l'extrême-onction, lui donne ses derniers conseils, et meurt dans la grande paix de Dieu le 17 décembre 1817. L'abbé Vianney perdait ainsi ce prêtre qui l'avait soutenu et lui avait montré par son exemple la route à suivre pour devenir un saint.



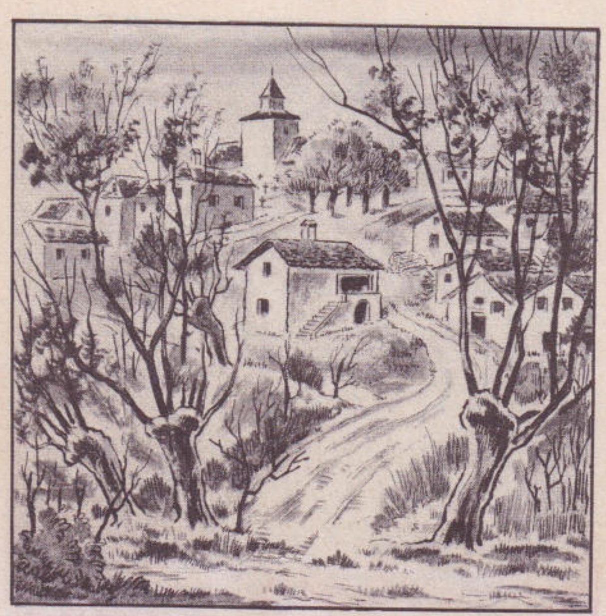
53 Le 4 février de l'année suivante, l'abbé Vianney reçoit la visite du vicaire général, Monsieur Courbon. « Monsieur l'abbé, vous allez quitter Ecully. — Comme vous voudrez, Monsieur Courbon. — Oui, vous êtes nommé curé d'Ars, dans les Dombes. Elle n'est pas riche, la paroisse, Monsieur l'abbé. On n'y aime pas beaucoup le bon Dieu. Vous aurez bien du mal, mais vous y ferez aimer Dieu, n'est-ce pas ? »

Le 9 février, l'abbé Vianney, accompagné d'une brave femme, la mère Bibost, qui tiendra son petit ménage, se met en route pour sa nouvelle paroisse.

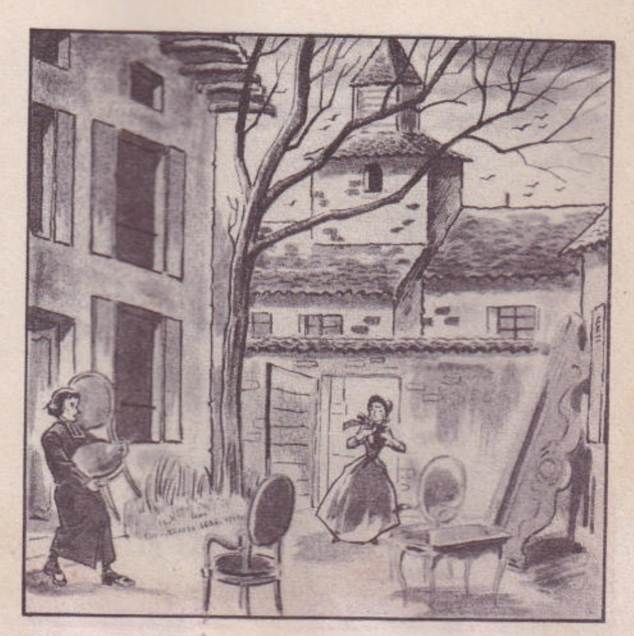


54 Nous le retrouvons au moment où il rencontre le petit berger, Antoine Givre, qui lui a indiqué son chemin. Bientôt, le nouveau curé d'Ars aperçoit le bourg, « quelques chaumières éparses autour d'une pauvre petite chapelle ». Il se met à genoux et, inspiré de Dieu, murmure : « Cette paroisse ne pourra contenir tous ceux qui plus tard y viendront ». L'équipage entre au village ; la première visite est pour l'église ; puis, aidé de la mère Bibost, l'abbé décharge la carriole et fait son entrée au presbytère.

Désormais il sera pour tout le monde le curé d'Ars.



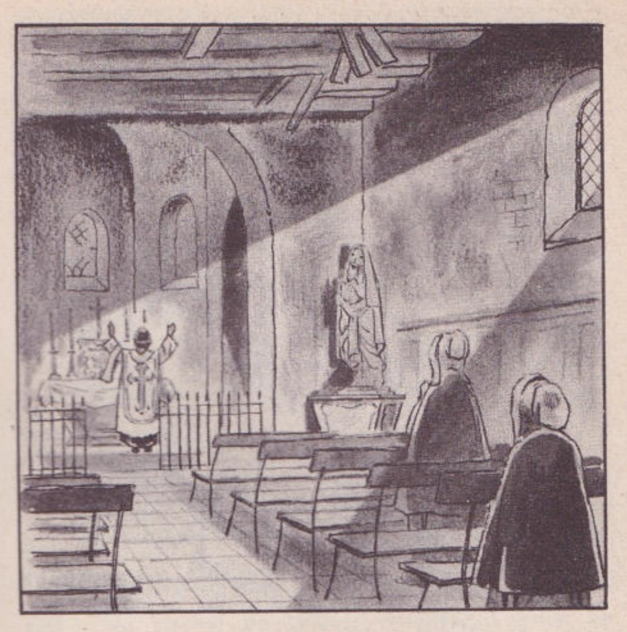
55 Ars ! C'est alors une petite bourgade, à trente-cinq kilomètres au nord de Lyon. Elle compte une soixantaine de familles, la plupart habitant des fermes modestes sur ce terrain situé à la lisière du plateau des Dombes. Pendant la Révolution, l'église avait servi de lieu de réunions révolutionnaires. La foi a baissé dans l'ensemble du pays, mais elle reste bien vivante dans certaines familles : celle du maire Mandy, les Cinier, Lassagne, entre autres ; la châtelaine, Mademoiselle des Garets, connue sous le nom de Mademoiselle d'Ars, donne aussi le bon exemple.



56 Le curé se met tout de suite à l'œuvre ; il commence par sortir du presbytère les chaises, les fauteuils, le lit à baldaquin et les autres meubles qui s'y trouvent, et les rend à Mademoiselle des Garets qui les avait donnés pour garnir la maison. « Mais que va-t-il vous rester, Monsieur le Curé ? — Ne vous inquiétez pas pour moi, j'ai apporté mon mobilier avec moi ». Et le curé rentre chez lui, heureux de s'être dépouillé de toutes ces richesses.



57 Le 13 février 1818, il est installé officiellement. Presque tous les paroissiens sont là et observent curieusement leur nouveau pasteur. Il n'a pas grande mine, leur prêtre, avec son allure un peu gauche, sa taille médiocre, sa soutane usée et ses gros souliers ferrés. Mais quand les assistants le voient à l'autel célébrant la messe avec gravité, soignant ses gestes et priant avec tant de ferveur, ils disent entre eux : « Nous avons une pauvre église, mais nous avons un saint curé ».



58 Dès ses premières visites à ses nouveaux paroissiens, l'abbé Vianney découvrit qu'à côté de belles âmes, il y avait à Ars bien des gens qui étaient loin de vivre comme Dieu le voulait. La messe du dimanche était désertée par un grand nombre ; d'autres travaillaient le jour du Seigneur ; les jeunes, surtout les jeunes filles, étaient passionnés de danse, de bals, et en perdaient le sens de Dieu ; on buvait beaucoup, on jurait sans cesse ; enfin on ne voulait pas en savoir trop long afin de n'avoir pas d'efforts à faire pour mieux servir Dieu.



59 Le nouveau curé se met avec cœur à son unique tâche : convertir sa paroisse. Mais comment ? Par la prière, d'abord. Alors que le village dort encore, l'abbé Vianney est déjà debout, et du presbytère passe furtivement à l'église, une lanterne à la main. Il se prosterne devant l'autel et, pendant des heures, il supplie le Seigneur de prendre en pitié ses paroissiens. L'après-midi, il se promène à travers champs, bavardant avec les paysans, et ne cessant de chanter la gloire de Dieu à travers les beautés de la nature.



60 A la prière, il ajoute la pénitence. Il donne ses matelas aux pauvres ; bientôt le lit y passe aussi, et il prend ses courtes heures de sommeil, tantôt sur un tas de sarments recouverts d'une paillasse, tantôt au grenier, à même le plancher, la tête appuyée à une poutre.

Souvent cette pénitence ne lui suffit pas ; avant de se coucher, il se frappe le corps en souvenir des coups de fouet qui ont déchiré le Corps de Jésus. Et pendant qu'il frappe, il demande à Dieu d'avoir pitié des pauvres pécheurs.



61 Pour ses repas, il en va de même. Le matin, il se contente d'une croûte... quand il n'oublie pas de la prendre. A midi et le soir, une ou deux pommes de terre froides, parfois une troisième « pour le plaisir », ajoute-t-il malicieusement ! Et pour ne pas perdre de temps, il en fait cuire pour toute la semaine dans une marmite de fonte que l'on voit encore à Ars. Parfois les pommes de terre sont remplacées par un œuf cuit sous la cendre ou par des galettes de blé noir que dans la région on appelle des matefaims.



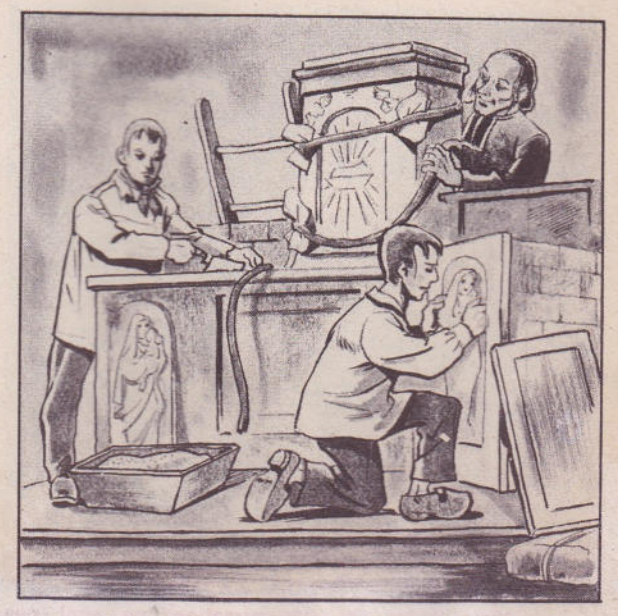
62 Un jour, sa sœur Marguerite vient le voir. Pendant que son frère est à l'église, elle lui prépare des matefaims. Il les aimait tellement du temps où il vivait à Dardilly ! Puis elle s'empare de deux pigeonneaux et les fait cuire à la broche.

Quand le curé revient, il voit les pigeonneaux : « Les pauvres ! dit-il sérieusement, je voulais m'en débarrasser parce qu'ils font du dommage aux voisins, mais il ne fallait pas les faire cuire ! » Il refuse d'en manger, et se contente d'une galette.



63 Tous ces sacrifices extraordinaires, il se les impose pour lutter contre le démon et réparer les péchés commis dans la paroisse. « J'obtenais du bon Dieu tout ce que je voulais pour moi comme pour les autres », avouera-t-il à l'un de ses amis.

Il ne s'agit pas de l'imiter en toutes ses pénitences, mais combien devons-nous aimer ce prêtre qui a accepté de souffrir, comme le Christ, pour vaincre le péché et sauver les hommes ! « Le prêtre est un autre Christ ». Comme cela est vrai dans la vie du curé d'Ars.

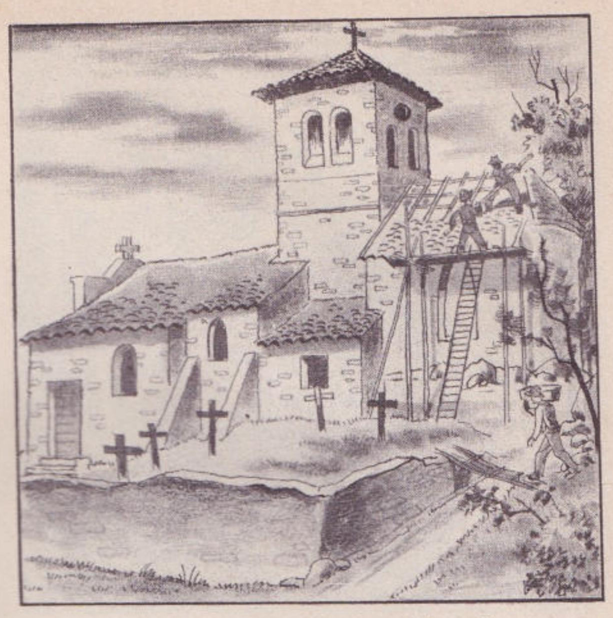


64 L'abbé Vianney entreprend l'embellissement de sa petite église. Par quoi commencer ? Par le maître-autel évidemment, puisque c'est là que se renouvelle le sacrifice de Jésus, c'est là que se célèbre la messe, centre de la religion. L'ancien maître-autel en bois est remplacé par un neuf, que le curé paie lui-même, et qu'il veut le plus beau possible. Le cœur rempli de joie, il aide les ouvriers à le dresser, et fait un voyage à Lyon à pied pour acheter deux têtes d'ange qu'il fait placer de chaque côté du tabernacle.



65 Après l'autel, le « ménage du bon Dieu », comme il aime à le dire avec son bon sourire, lui prend tous ses soins... Il se rend un jour à Lyon avec Mademoiselle d'Ars et visite les magasins pour acheter un ornement de messe. Mais devant tous ceux qu'on lui présente, il s'écrie : « Ce n'est pas assez beau, rien n'est trop beau pour le bon Dieu... »

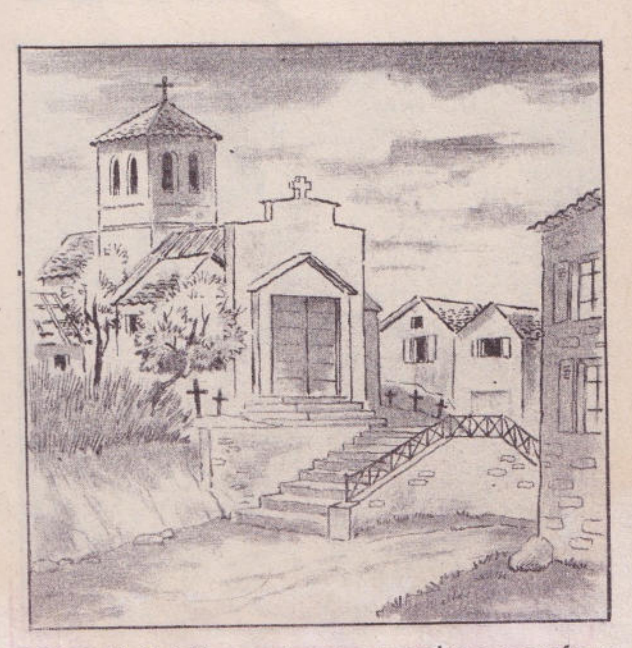
Si tu vas à Ars, tu verras encore tous les ornements que Monsieur Vianney acheta pour son église et pour la beauté des offices divins.



66 Un clocher de briques remplace l'ancien en bois tout vermoulu ; une première chapelle est élevée en l'honneur de Notre Dame, le plafond de l'église est refait, une deuxième chapelle est bâtie en l'honneur de saint Jean-Baptiste. C'est dans celle-ci, à gauche de la nef, que se trouve le confessionnal où des milliers de pécheurs viendront s'agenouiller pour retrouver la paix et bien souvent la foi. Peu à peu, c'est toute la petite église qui se transforme, tant est grand l'amour du curé pour la maison du bon Dieu.



67 Mais toutes ces transformations ne vont pas sans de gros problèmes d'argent. Ars était pauvre et n'avait que peu d'habitants ; les chrétiens donnaient tout ce qu'ils pouvaient, la municipalité aussi, mais cela ne suffisait pas. Le curé avait beau abandonner son petit traitement et verser sa part d'héritage, cela n'était pas encore assez. Un jour, il doit verser cinq cents francs (grosse somme à cette époque) au menuisier. Il n'en a pas le premier sou. Une femme l'aborde dans la rue : « Etes-vous le curé d'Ars ? — Oui, Madame. — Tenez, voici six cents francs pour vos bonnes œuvres ».



68 L'abbé Vianney trouve un auxiliaire magnifique en la personne du frère de Mademoiselle d'Ars, le vicomte des Garets. De Paris, celui-ci fait expédier des bannières, des vêtements liturgiques en soie et en drap d'or, des reliquaires, un tabernacle en cuivre doré. Il commande un dais dont le curé ira choisir lui-même le tissu à Lyon. Le généreux donateur fait aussi transformer l'entrée de l'église, en remplaçant l'escalier en colimaçon par un perron précédé de deux larges rampes.



69 Quand on apportait les caisses que le vicomte des Garets expédiait de Paris, le curé était fou de joie. Il riait et pleurait à la fois, appelait tout le monde : « Venez voir, disait-il, venez voir ces belles choses ».

Et quand les paroissiens étaient rassemblés, on ouvrait les caisses. « Que c'est beau, s'écriait l'abbé Vianney, mais au ciel, tout sera plus beau encore ».



70 Comment faire aimer le bon Dieu par tous ses paroissiens ? Tel est le problème qui se pose à notre curé dès son arrivée. « Pour L'aimer, dit-il, il faut qu'ils Le connaissent ». Et beaucoup ne Le connaissaient pas ! La Révolution avait passé par là, bien des jeunes avaient peu fréquenté le catéchisme. Il fallait donc commencer par instruire les enfants.

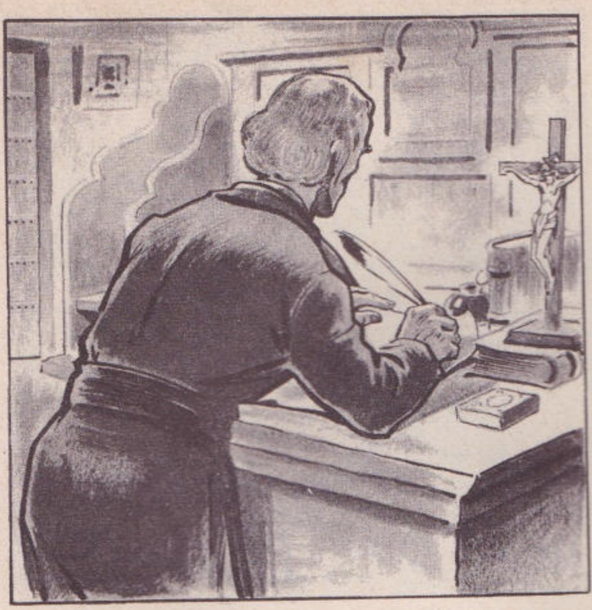
Mais ceux-ci travaillaient aux champs et devaient garder les bêtes dès l'âge de six ou sept ans. Lui-même ne l'avait-il pas fait autrefois ?



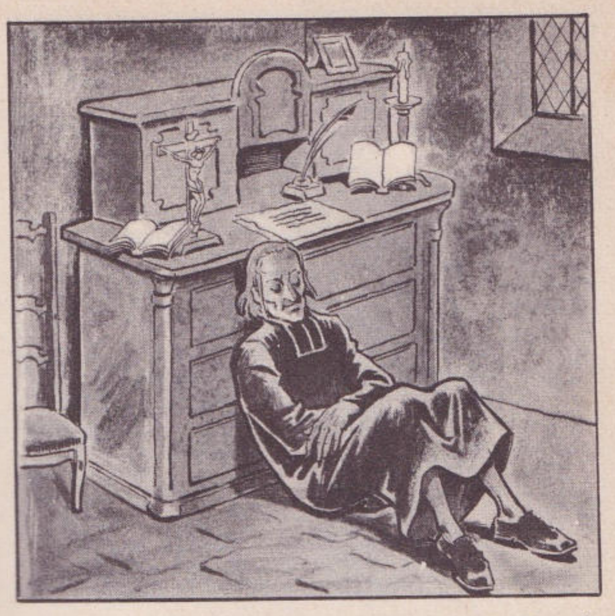
71 L'abbé Vianney n'hésite pas. Comme les enfants vont à l'école l'hiver, il décide de faire le catéchisme le matin à six heures. Mais beaucoup ne savent pas lire, aussi le curé émaille-t-il ses leçons de récits tirés de l'Histoire Sainte et de l'Evangile. A force de les répéter, les petits finissent par les savoir par cœur. Et quand ils ne sont pas attentifs, l'abbé les rappelle à l'ordre par une petite tape sur la joue... « Oh ! pas méchante, il était si doux », racontera plus tard un de ces enfants.



72 Le catéchisme a lieu tous les jours ; aussi les enfants d'Ars finissent-ils par devenir les plus savants de toute la région en instruction religieuse. En plus, le dimanche, avant les Vêpres, il y a un catéchisme où les grandes personnes peuvent venir. D'année en année le nombre d'assistants grandit. Le curé s'installe dans sa petite chaire, et de là il parle de Dieu à la foule amassée pour l'écouter, et qui va jusqu'à lui dérober son manuel pour avoir un souvenir de lui. « Il nous fait vivre Dieu », dira plus tard l'un de ses fidèles auditeurs.



73 Le sermon du dimanche pose un autre problème. Pendant toute la semaine, l'abbé Vianney pense à ce qu'il va dire aux personnes qui seront là. Il s'installe dans sa sacristie, étudie des livres, va prier devant le maître-autel, revient à la sacristie, et, debout, se met à griffonner des pages et des pages... Certains jours il y consacrera sept heures d'affilée, travaillant bien avant dans la nuit pour écrire son sermon.



74 Reste à l'apprendre et à le donner. Dans la nuit du samedi au dimanche, les passants l'entendent répéter tout haut ce qu'il dira dans quelques heures. Sa mémoire, qui était si rebelle devant le latin, reste aussi défectueuse devant les dizaines de pages écrites pendant la semaine. Quand il n'en peut plus, il s'assied par terre, le dos appuyé à un meuble, et s'endort quelques instants avant de recommencer son travail de mémoire.



75 Malgré tous ses efforts, il lui arrive, quand il se trouve en chaire, de se perdre, de ne plus trouver les phrases à dire. Mais cela ne le décourage pas. Il aime parler du ciel, de la bonté de Dieu et des efforts que tous doivent faire pour se préparer à entrer un jour au ciel. Le curé y croit tellement qu'il se met parfois à crier. « C'est que, lorsque je prêche, je parle à des sourds, dira-t-il en souriant, mais quand je prie, je parle au bon Dieu qui n'est pas sourd, Lui ».



76 Mais il y a bien des obstacles pour que les habitants d'Ars puissent vraiment aimer Dieu. Tout d'abord les cabarets. Pour deux cents habitants, Ars en compte quatre. Le dimanche, les gens, après avoir travaillé le matin, se mettent « en habit du dimanche » et viennent passer le reste de la journée à jouer et à boire.

« Le cabaret, disait le curé, c'est le lieu où les ménages se ruinent. où les santés s'altèrent, où les disputes commencent et où les meurtres se commettent ».



77 Sans cesse, dans ses sermons, l'abbé Vianney revient là-dessus. Bientôt les cabarets sont désertés. Le patron d'une de ces maisons vient un jour se plaindre qu'il est ruiné. Le curé lui donne de l'argent, et le cabaretier change de métier. Au bout de quelques années, les cabarets sont fermés et remplacés par d'humbles hôtelleries pour les pèlerins. C'est ainsi que, grâce aux efforts du curé, la misère diminua dans le pays, et les disputes cessèrent dans les familles.



78 L'abbé Vianney s'attaque également au travail du dimanche. « Ce jour-là, dit-il, c'est le bien du bon Dieu, c'est son jour à Lui, le jour du Seigneur ! » Quand il parlait de ce sujet, le curé en avait les larmes aux yeux, car il savait que la plupart de ses paroissiens travaillaient tous les dimanches. Après les Vêpres, il allait souvent faire un tour à travers la campagne, si bien que ceux qui le rencontraient se trouvaient très gênés d'être pris en flagrant délit de désobéissance à la loi du Seigneur.



79 C'est ainsi qu'un dimanche, le curé voit venir dans sa direction une voiture de gerbes. Mais pas de conducteur ! celui-ci s'étant caché derrière sa charrette dès qu'il a aperçu le prêtre. Seulement le bon pasteur connaît les chevaux, il appelle l'homme par son nom et lui dit : « Mon ami, vous êtes bien attrapé de me trouver là... mais le bon Dieu vous voit toujours... » Le paysan cessa peu à peu de travailler le dimanche, et l'ensemble de la population fit de même, de sorte que les paroissiens d'Ars purent ainsi se reposer et consacrer plus de temps au service du Seigneur.



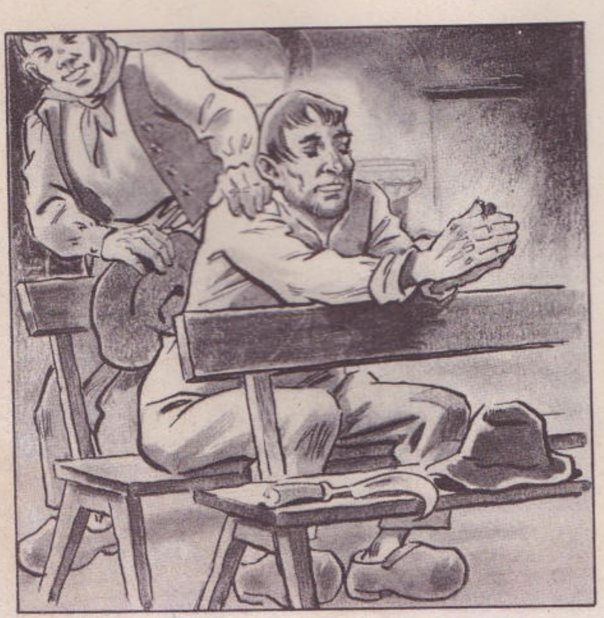
80 Une autre habitude contre laquelle le curé d'Ars lutte avec acharnement est le bal. Il sait de combien de péchés le bal est l'origine. Il sait que ceux qui fréquentent les bals avec assiduité sont rarement capables de générosité. Aussi est-il intransigeant et même dur sur ce point. Un jour de fête, il va sur le chemin à la rencontre du violoneux : « Combien gagnez-vous pour faire danser ? » lui demande-t-il. Et il lui donne la somme convenue, et encore la moitié en plus... et les danseurs attendirent toute la soirée le musicien qui s'en était retourné chez lui, bien content de sa journée.



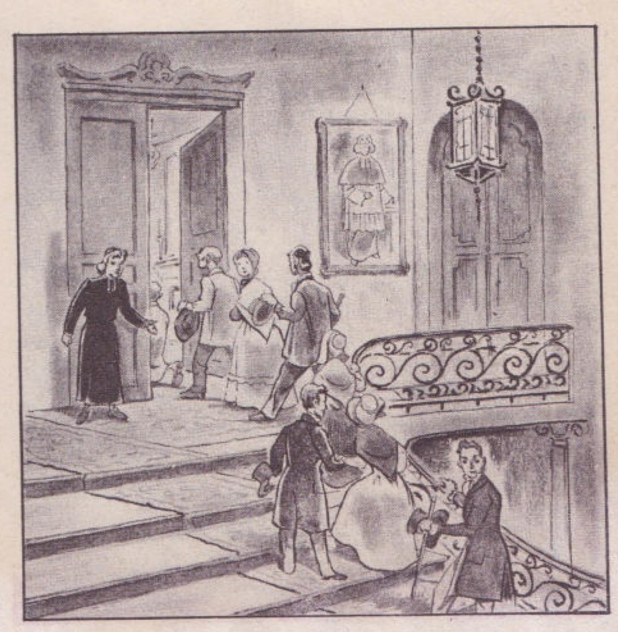
81 Le curé ne peut supporter le moindre péché : « Cela offense tellement le bon Dieu », dit-il, le visage douloureux. Pour éviter le péché, il faut en détruire la cause. Un jour, il remarque que des maraudeurs viennent dans son jardin à travers la haie vive, et volent les fruits des arbres plantés çà et là. Voler. Il faut empêcher cela. Peu importe, pense l'abbé. Et il fait couper tous les arbres du jardin. Décision héroïque, admirable, même si elle n'est pas à imiter.



82 Peu à peu Ars se transforme. Les jeunes filles se réunissent souvent pour prier et s'amuser ensemble. Les hommes, groupés dans la Confrérie du Saint-Sacrement, s'assemblent aussi entre eux. Quelques-uns avaient une foi que les persécutions de la Révolution n'avaient fait que rendre plus solide. Si bien qu'en 1823, les deux tiers de la paroisse vont en pèlerinage à Fourvière, faisant en barque le voyage de Trévoux à Lyon, et montant à pied la colline de Fourvière.



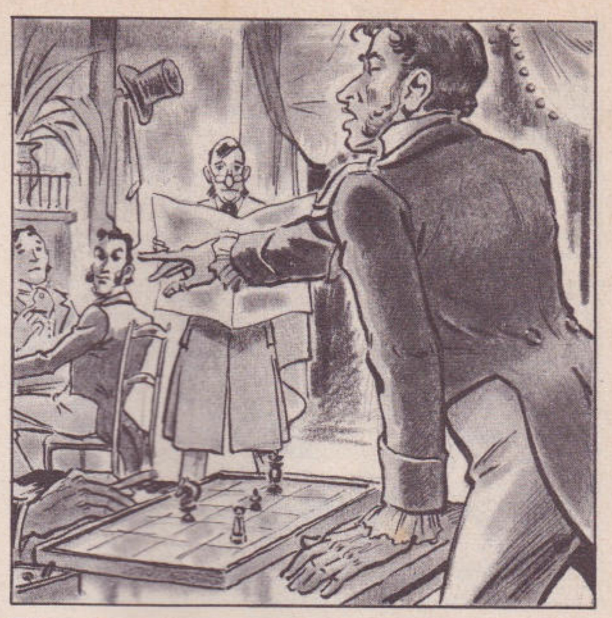
83 Parmi ces hommes, il y en avait un, Louis Chaffangeon, dont le curé aimait à raconter l'histoire au catéchisme. Un jour qu'il allait à son travail, il était entré dans l'église pour faire sa prière. Un voisin, surpris de ne pas le voir aux champs, passe par l'église en s'en retournant chez lui. Louis était toujours là. « Que fais-tu là ? » lui demande-t-il tout étonné. « Oh ! répondit Louis, j'avise le bon Dieu et Il m'avise ». Autrement dit : « Je Le regarde et Il me regarde ».



84 En 1828, l'abbé Vianney se sent exténué, et demande son changement à l'évêque de Belley. Les habitants d'Ars sont atterrés. Ils vont donc perdre leur bon curé ! Aussitôt, ils s'entendent entre eux ; une délégation part pour Belley où l'évêque a accepté la demande de l'abbé et l'a nommé à Fareins, une grosse paroisse voisine, plus près des rives de la Saône. Mais cette paroisse est très dure, plus de la moitié des habitants sont hérétiques. Le curé doit se trouver trop faible pour une telle tâche : il refuse le poste. L'évêque n'insiste pas, connaissant bien son homme. L'abbé Vianney restera à Ars.



85 Inutile de dire la joie des habitants qui aiment de plus en plus leur curé. Ils savent bien que lui aussi les aime tous, sans exception. Il s'intéresse à leur vie, s'inquiétant de leurs santés, parlant des travaux, des récoltes, content de leurs réussites, souffrant avec eux de leurs difficultés, et leur redonnant courage par son exemple et ses paroles. « Il est le bon Pasteur qui connaît toutes ses brebis et les nomme chacune par son nom ». Et cela lui est d'autant plus facile qu'il a vécu de leur vie durant toute sa jeunesse.



86 Cependant son apostolat sévère ne va pas sans difficultés. Certains se rebellent contre ses exigences, le calomnient, le couvrent d'injures, vont jusqu'à placarder des phrases odieuses à la porte du presbytère. Mais les gens sincères le défendent, même les incroyants.

Ne voit-on pas un jour un docteur de Trévoux, Monsieur Thiébault, prendre publiquement la défense du curé dans un café où un groupe d'hommes s'amuse à dire du mal de lui ?



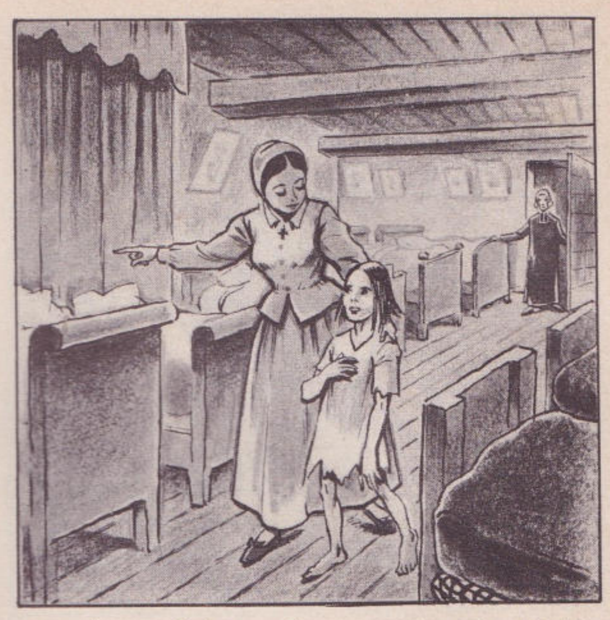
87 Ces mensonges sont d'ailleurs le fait d'un petit nombre. La plupart des paroissiens, au contraire, retrouvent le chemin qui conduit à Dieu. Davantage de justice, davantage d'amour entre les familles, voilà ce que l'on trouve à Ars. L'habitude de la prière en commun se développe dans les foyers, jusqu'à l'époque où, tous les soirs, il y aura une prière à l'église. Dès lors, à la fin de leur journée de travail, hommes et femmes, jeunes et vieux, s'acheminent vers l'église pour prier ensemble le Seigneur.



88 Quand l'abbé Vianney était arrivé à Ars, il n'y avait pas d'école au vrai sens du mot. Aussi se met-il aussitôt à l'ouvrage. Deux jeunes filles du pays sont préparées à être institutrices : Catherine Lassagne et Benoîte Lardet. Une maison est trouvée près de l'église et, dès 1824, s'ouvre l'école des filles, les deux maîtresses ne recevant pas un sou pour leur travail. L'école réussit et des fillettes viennent de toutes les communes avoisinantes, au point que l'on est obligé de transformer le grenier en dortoir.



89 Mais il y a des orphelines. Le curé en a trouvé à Ars et aux environs, et, pris de compassion pour elles, il décide de faire quelque chose. Il achète un morceau de terrain touchant l'école, et se met à construire un local auquel il donne le nom de « Providence ». Lui-même s'attelle au travail : il apporte des pierres, transporte le mortier ou le bois de la charpente, et son exemple entraîne les autres à l'imiter, si bien que la « Providence » est vite terminée.



90 Les orphelines affluent rapidement ; bientôt, elles sont plus de soixante, depuis des bébés jusqu'à des jeunes filles de dix-huit ans. Un jour, l'abbé Vianney amène à Catherine Lassagne une petite fille rencontrée sur la route. « Recevez, lui dit-il, cette enfant que le bon Dieu nous envoie. — Mais, Monsieur le Curé, il n'y a plus de lit... — Allons, il y a bien le vôtre ». Et Catherine ouvre la « Providence » à cette nouvelle arrivée, confiante en Dieu et en ce prêtre que rien n'arrête.



91 Nourrir tout ce monde n'est pas facile, car l'orphelinat est gratuit. Le curé y met tout son argent, vend ses meubles, et tend la main ; mais cela ne suffit pas. Un jour, il ne reste presque plus de farine. Jeanne-Marie Chanay, qui fait office de boulangère, va trouver l'abbé pour lui dire sa détresse. « Priez, répond-il, et faites votre pain ». Mais à mesure qu'elle pétrit la pâte, celle-ci gonfle, jusqu'au moment où le pétrin est plein ! « Dieu est bien bon », dit simplement le curé.



92 La « Providence » est un jour témoin d'un autre miracle. En 1829, année où la récolte avait été très mauvaise, la provision de blé, gardée dans le grenier du presbytère, est presque épuisée : il n'en reste que quelques poignées répandues à travers les rainures du plancher. Que faire ? Renvoyer les orphelines ?

« Jamais, dit l'abbé Vianney, il faut les garder toutes ». Et il ordonne aux enfants de demander au Seigneur le « pain quotidien ».



93 Lui-même prend un balai, ramasse en un seul tas les grains qui restent, et place en plein milieu du tas une relique de saint Jean-François Régis qu'il est allé jadis prier à La Louvesc. Puis il se met en prière et attend. « Jeanne-Marie, dit-il au bout d'un moment, allez prendre le blé qui est dans le grenier ».

Jeanne-Marie monte aussitôt. Mais que se passe-t-il ? La porte a de la peine à s'ouvrir ; par l'ouverture entrebâillée, voici que le blé commence à couler, un blé qui n'a pas la même teinte que l'ancien.

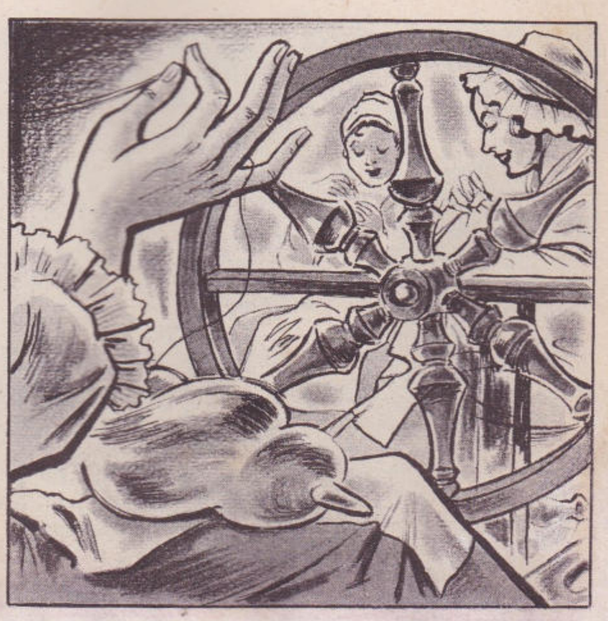


94 Bien vite, Jeanne-Marie redescend trouver l'abbé Vianney. « Monsieur le Curé, votre grenier est plein ! — Comment, il est plein ? — Oui, venez voir vous-même ».

Ils remontent tous les deux. En effet, le grenier est rempli, comme jamais il ne l'a été. Le blé couvre tout le plancher, au point que l'on peut se demander comment les poutres vermoulues n'ont pas cédé sous le poids... Les orphelines peuvent rester, elles auront du pain à manger.



95 Tous les jours, pendant de longues années, l'abbé Vianney rend visite à la « Providence ». Il y prend son repas de midi : du lait et un peu de soupe dans un pot de terre. Puis il passe un moment avec les fillettes dans la cour, prenant sa récréation avec elles. Il les écoute babiller et leur raconte de belles histoires, tirées de l'Evangile ou de la Vie des Saints. En même temps il redonne courage aux jeunes filles qui ont accepté la lourde charge de l'orphelinat.



96 Les enfants apprennent à lire et à écrire, ainsi que tout ce qui est nécessaire pour une femme de cette époque ; elles s'exercent à coudre, à repriser les vêtements, à tricoter, à laver, à repasser. Quelques-unes s'initient même au rouet et à la quenouille. Quand elles quittent la « Providence », elles ont toutes une situation que Monsieur le Curé leur a trouvée ; ce dernier leur fournit aussi une petite dot et une partie de leur trousseau quand elles se marient.



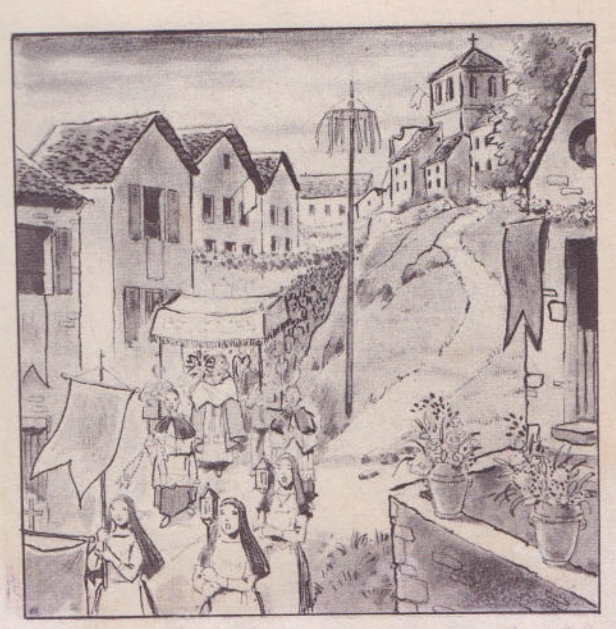
97 Il ne passe pas tout son temps à la « Providence ». Il aime aussi rendre visite aux familles. Il arrive souvent à l'improviste à l'heure de midi pendant que les gens mangent, s'installe à table avec eux, accepte une pomme de terre et ne refuse pas de goûter un peu de vin en trinquant à la santé de toute la famille. Et la conversation se prolonge sur les travaux, les joies et les peines du foyer, Monsieur le Curé éclairant toutes choses à la lumière de Dieu et de son Evangile.



98 Pendant ce temps, la vie changeait à Ars. Avant l'arrivée de Monsieur Vianney, on aimait bien tricher sur le poids et la qualité des marchandises, par exemple en vendant comme frais des œufs qui étaient vieux. Peu à peu, l'honnêteté grandit et, dans les marchés, on ne toléra plus le moindre vol. C'est ainsi que le petit Benoît Trève, ayant volé une poire à l'étalage d'une marchande, sa mère l'obligea à rapporter le fruit et à demander pardon, les mains liées derrière le dos.



99 Les offices liturgiques sont l'objet de tous les soins de Monsieur Vianney. Il a un bon groupe d'enfants de chœur qu'il exerce lui-même. Toutes les semaines, il les réunit pour préparer la messe du dimanche ; c'est un plaisir de le voir répéter avec piété les cérémonies avec ces enfants. La messe est si bien célébrée que l'évêque aime à citer Ars en exemple à ses prêtres pour la beauté des offices.



100 Une fête a un éclat exceptionnel : la Fête-Dieu. Le curé y met tout son cœur. Rien n'est trop beau : les routes sont tapissées de fleurs, bordées d'oriflammes et jalonnées d'arcs de triomphe. Jusqu'à la fin de sa vie, c'est l'abbé Vianney qui porte l'ostensoir ; l'année qui précéda sa mort, il le porta pendant deux heures, alors qu'il était tout usé par sa charge écrasante. Un jour, quelqu'un lui demande, au retour de la procession : « Vous devez être bien fatigué, Monsieur le Curé ? — Comment voulez-vous, répond-il. Celui que je portais me portait aussi ».

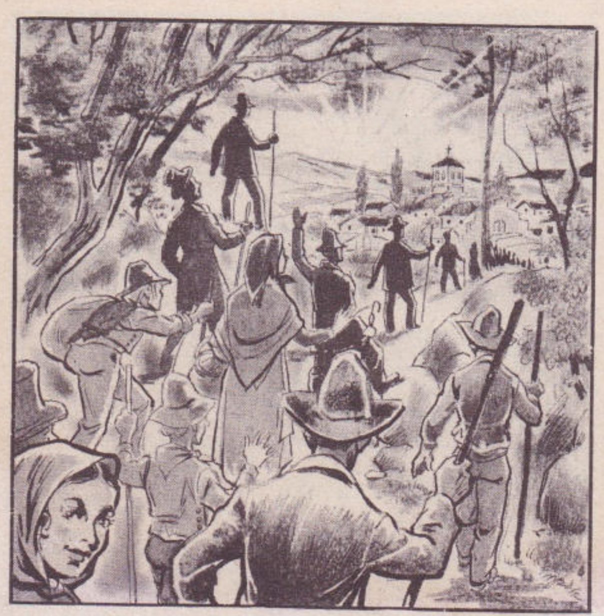


101 Les étrangers qui passent à Ars ne quittent qu'à regret ce village béni de Dieu. Les gens y semblent si heureux ! Même les mourants y respirent la joie : « Je la verrai, cette Mère chérie », dit Louis Chaffangeon sur son lit d'agonie.

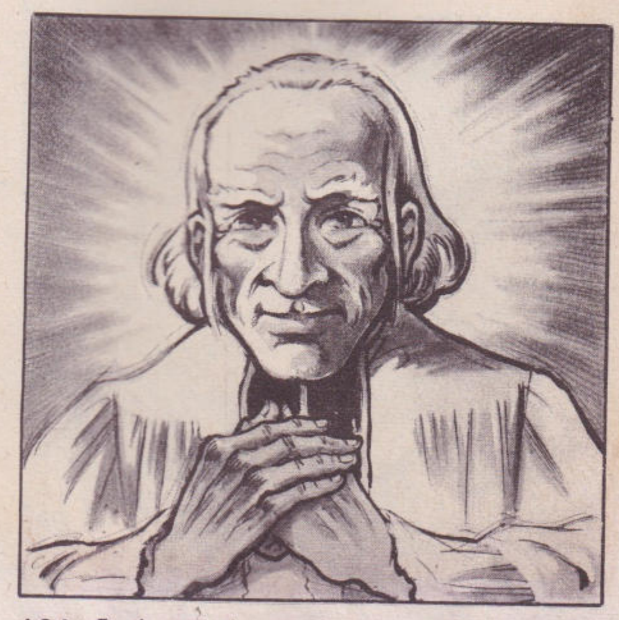
Une singulière protection semble planer sur le village. Mademoiselle d'Ars se plaisait à dire qu'aucun orage ne dévasta la commune durant tout le ministère de Monsieur Vianney. Il priait tant pour que ses paroissiens soient protégés des fléaux de la nature !



102 Aussi ne faut-il pas s'étonner que le démon soit mécontent. Et il le fait savoir au curé en le tourmentant directement pendant de longues années. Durant des nuits entières, le presbytère retentit de bruits bizarres. On dirait que la porte est frappée à coups de massue, que les rideaux du lit se déchirent, on entend des rugissements, des pas lourds dans le grenier... Parfois, le démon s'adresse au curé : « Ha ! Ha ! Vianney, tu n'es pas mort encore, je t'aurai bien ».



103 Trente années durant, Monsieur Vianney connaît cette vie infernale. Il semble que Satan, le « grappin », comme il se plaît à l'appeler, veut l'épuiser pour l'empêcher de remplir son ministère. Mais le curé a remarqué que le démon se déchaîne surtout quand de grands pécheurs viennent à Ars pour se confesser et changer de vie. Alors, il finit par s'en réjouir : il se frotte les mains en disant : « Le « grappin » est en colère. Tant mieux. Ce sont probablement des pécheurs qui se dirigent vers Ars ».



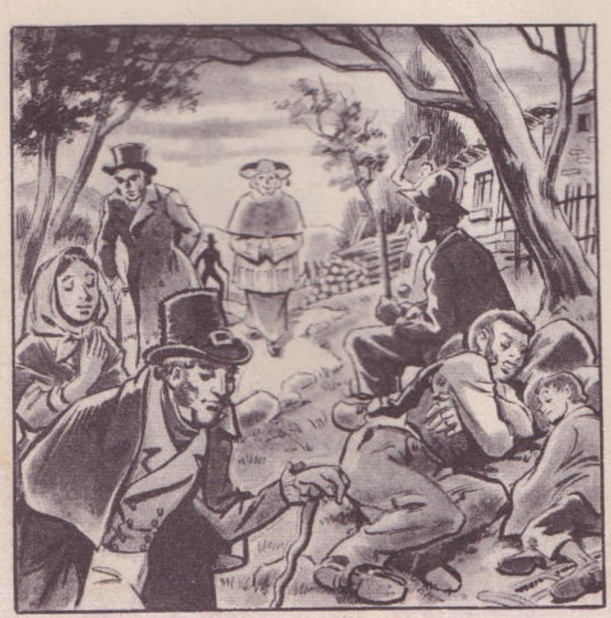
104 Finalement, le « grappin » dut capituler. Le curé d'Ars put passer en paix les derniers mois de sa vie ; la force de Dieu en lui avait eu raison du tentateur. Mais on comprend que Satan ait cherché à tout mettre en œuvre pour briser l'action de Monsieur Vianney. Car le rayonnement de celui que tous appelaient déjà « le saint » grandissait, et les foules commençaient à affluer à Ars.



105 Des voyageurs se pressent dans la gare de Lyon-Perrache. Beaucoup se dirigent vers un bureau spécial ouvert en permanence. Est-ce pour un voyage touristique ? Non ! Le bureau délivre des billets d'aller et retour pour Ars, et ceux-ci sont valables huit jours, car il faut bien huit jours pour pouvoir s'approcher du curé, obtenir de lui un conseil ou se mettre à ses genoux pour se confesser et recevoir l'absolution. Il devient bientôt nécessaire d'organiser des services spéciaux de diligence entre Lyon, Trévoux, Villefranche et Ars.



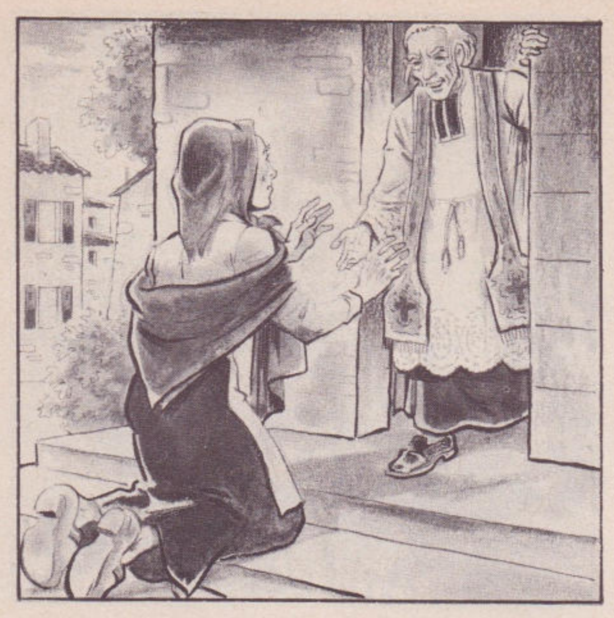
106 Des pèlerins viennent en barque de Lyon à Trévoux sur la Saône et font à pied les derniers kilomètres. D'autres sont à cheval ou en voiture particulière. Parmi eux se trouvent des gens de toutes conditions : l'évêque côtoie le plus humble curé de campagne, les nobles voisinent avec les gens du peuple, les croyants avec les incroyants, les savants avec les ignorants, les moines avec les gens du monde... Et tous se pressent pour approcher celui qui eut autrefois tant de mal à recevoir le sacerdoce, parce qu'il n'arrivait pas à apprendre le latin...



107 On se loge comme on peut, beaucoup dorment à la belle étoile ; on attend patiemment son tour. Ne vit-on pas le propre évêque du curé prendre son rang parmi les autres pénitents ? Pourtant la confession ne dure pas longtemps. Monsieur Vianney restait au confessionnal jusqu'à quatorze et quinze heures par jour. Quel supplice d'être ainsi rivé des heures et des heures au même siège, les pieds gelés en hiver, étouffant de chaleur en été, à écouter et prendre sur soi tant de misères humaines !

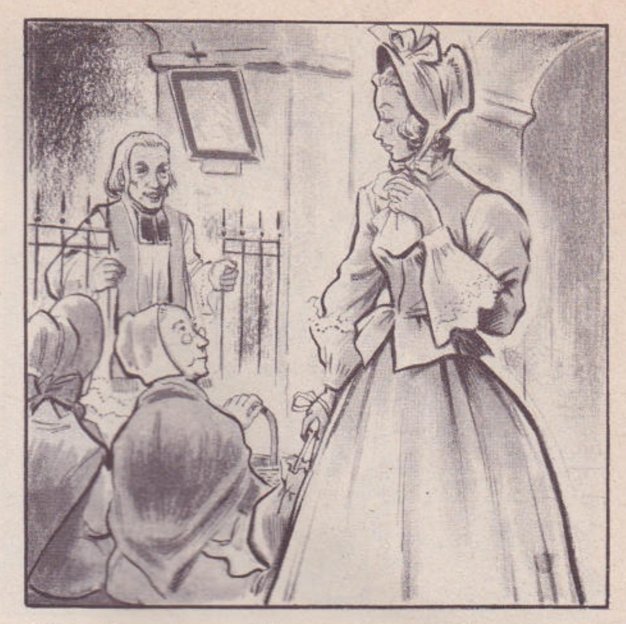


108 Pourquoi cette foule, qui atteignit jusqu'à 120.000 personnes dans une année ? Parce que le curé d'Ars voyait dans les âmes. Impossible au pécheur de cacher quoi que ce soit, dès qu'il est à genoux devant ce prêtre ; s'il le fait, Monsieur Vianney lui rappelle aussitôt les péchés qu'il a oubliés. Quand le pénitent a avoué ses fautes, le curé lui donne une ligne de conduite précise pour parvenir à se corriger et à grandir devant Dieu. « Ne faites rien que vous ne puissiez offrir au bon Dieu », dit-il souvent. Ah ! si tous nous mettions en pratique cette consigne !



109 Il devine, sans avoir vu la personne, si celle-ci est pressée, soit parce qu'elle est venue en cachette, soit parce qu'elle attend depuis longtemps, soit que, pour une raison ou une autre, il est urgent qu'elle se confesse.

Un jour, une maman de seize enfants ne peut trouver place dans l'église, tant il y a de monde. Tout à coup, le curé sort de son confessionnal, va la chercher : « Vous, Madame, vous êtes pressée, lui dit-il, venez vite ».



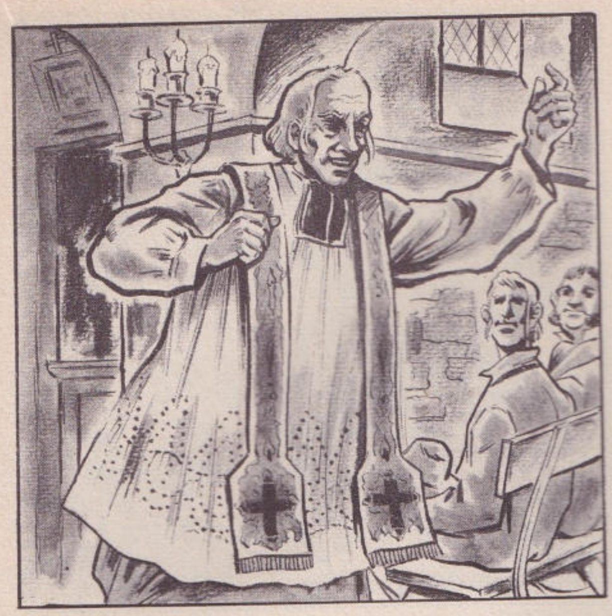
110 Une jeune fille du Puy-de-Dôme, Louise Dortan, vient le consulter sur sa vocation. Depuis trois jours, elle attend son tour, mais en vain : impossible d'approcher. Le cœur gros, désespérant d'arriver jusqu'au confessionnal, elle décide de repartir, et ne peut retenir ses larmes. Mais voici le curé qui sort de la chapelle saint Jean-Baptiste, et lui dit tout haut : « Vous n'êtes guère patiente, mon enfant, il n'y a que trois jours que vous êtes ici et vous voulez repartir. C'est quinze jours qu'il faut rester. Allez donc prier sainte Philomène, elle vous apprendra votre vocation ».



111 Un jour, Monsieur Vianney interpelle un de ses bons paroissiens, Monsieur Oriol, qui aidait au service d'ordre dans l'église : « Mon ami, faites-moi venir une dame qui est tout au fond de l'église. Elle porte un fichu sur les épaules ». Oriol traverse la foule, ne trouve pas la dame, revient vers le curé. « Courez vite, dit celui-ci, elle passe actuellement devant l'orphelinat ». Le brave homme s'empresse, trouve la femme à l'endroit indiqué et la ramène toute heureuse, alors qu'elle s'en retournait sans s'être confessée.



112 Qui dira jamais le nombre de personnes qui se sont converties, alors qu'elles étaient à genoux devant le saint prêtre ? Une fois vient en curieux un farouche incroyant, que la vue de cette foule si fervente rend furieux. « J'aimerais mieux, dit-il entre ses dents, que ce curé de malheur fût mort ». Mais voici l'abbé Vianney ; il promène son regard dans l'église, remarque l'incroyant, le fixe longuement. Malgré lui, notre homme s'approche, s'agenouille, et se relève, heureux, l'âme en paix.



113 Un groupe de Lyonnais vient en pèlerinage à Ars. Tous sont de bons chrétiens, sauf un vieillard venu « pour faire plaisir à la jeunesse ». « Allez à l'église, dit-il à ses compagnons, moi je vais commander le dîner » ; puis, pris d'un remords soudain, il ajoute : « Ou plutôt non, j'irai avec vous, ce ne sera pas long ».

Juste au moment où ils entrent, le curé sort de la sacristie et passe dans le chœur. Il s'agenouille, se retourne, regarde dans la direction du bénitier, et du doigt fait un geste pour appeler quelqu'un.



114 « C'est vous qu'il demande », dit-on au vieillard éberlué. Timidement, celui-ci s'avance, tandis que ses compagnons, tout heureux, se disent : « Ça y est, il est pris ». Le curé lui serre affectueusement la main : « Il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ? — Quelque chose comme trente ans. — Réfléchissez bien. Il y a trente-trois ans, vous étiez à tel endroit. — Vous avez raison, Monsieur le Curé. — Alors, nous nous confessons maintenant, n'est-ce pas ? » Sidéré, le vieillard n'ose refuser. Cette confession le transforme.



115 Vers 1840 arrive à Ars le père Rochette, venu conduire son petit garçon qui est bien malade. Il est accompagné de sa femme. Mais alors que celle-ci se confesse et communie, lui ne veut qu'une chose : que son petit soit guéri. Il a tant de peine de voir l'enfant souffrir ! Il vient à l'église mais ne dépasse pas le bénitier. Le curé l'appelle une fois, deux fois ; il ne répond pas. « Il est donc si incrédule que cela », demande Monsieur Vianney à la femme qui se trouve à ce moment près de la table de communion.



116 Enfin, au troisième appel, l'homme s'avance et suit le prêtre derrière l'autel. « Après tout, songe-t-il, il ne me mangera pas ! — A nous deux, mon père Rochette, mettez-vous là ! — J'ai pas bien envie... — Ça ne fait rien. Commencez voir ». Et le prêtre le guide, commence par lui rappeler certaines fautes oubliées depuis longtemps. L'autre n'a plus qu'à continuer. Le lendemain, le père Rochette communiait aux côtés de sa femme et tout deux quittaient Ars avec leur fils guéri.



117 Il y avait alors à Lyon un nommé Maissiat, professeur à l'Ecole des Arts et Métiers, libre penseur et athée bien connu. Faisant une excursion en juin 1841, il rencontre un ami qui se rend à Ars.

« Venez avec moi, lui dit ce dernier, vous verrez un prêtre qui fait des miracles.

— Des miracles ! répond Maissiat en ricanant. Je n'y crois pas ».

Il accompagne cependant son ami. Le lendemain matin, il assiste en curieux à la messe de l'abbé Vianney.



118 La messe finie, le curé se dirige tout droit vers lui, lui pose la main sur l'épaule et lui fait signe de le suivre. Devant le confessionnal, Maissiat se récrie : « Ah ! pour cela, jamais ». Le prêtre le regarde avec amour. L'incrédule s'agenouille, raconte sa vie, mais sans regret.

« Mon ami, revenez me parler demain. En attendant, allez devant l'autel de sainte Philomène. Vous lui direz de demander votre conversion à Notre Seigneur ». Le curé avait bien vu que Maissiat ne voulait pas obtenir le pardon de ses fautes.



119 Le libre penseur se lève et va se placer devant la statue de sainte Philomène, dans une attitude de défi. Stupeur ! Il se met à verser des larmes sans savoir pourquoi. Il sort de l'église en pleurant. Le lendemain, le savant se retrouve aux pieds du curé : « Mon Père, dit-il, je ne crois à rien... aidez-moi ! » Plus question d'excursion, Maissiat reste neuf jours à Ars et repart pour Lyon, ayant retrouvé la foi.

Il bannit dès lors tout respect humain, et mourut après avoir été jusqu'à la fin de sa vie un des meilleurs catholiques de sa paroisse.



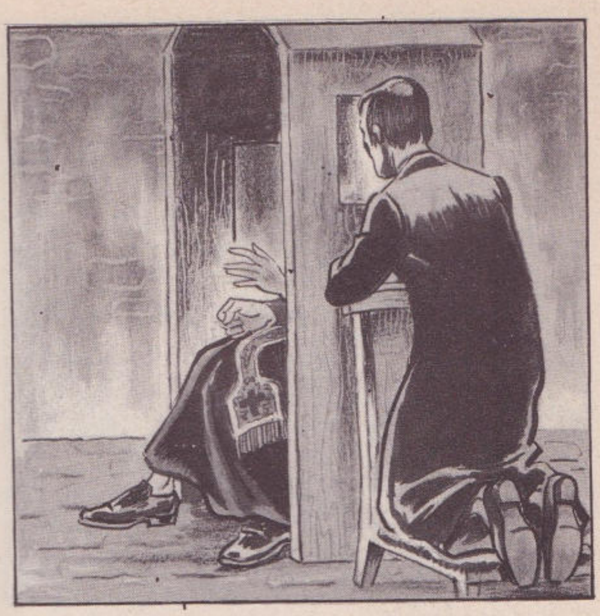
120 Une jeune fille espiègle, mais généreuse, Louise Martin, vient un jour à Ars. Elle avait rêvé de devenir religieuse, mais ses parents avaient refusé net. Après une longue attente auprès du confessionnal, son tour arrive juste au moment où le curé en sort pour la messe. Elle le supplie : « Avez-vous du respect humain ? — Oh ! non, mon Père. — Alors, mettez-vous à genoux et confessez-vous ».

Devant toute la foule, Louise s'agenouille, parle de ses projets manqués. « Votre vocation vient du ciel, vous serez religieuse ». Louise se relève radieuse. Plus tard, elle put entrer en religion, ses parents n'y mettant plus obstacle.



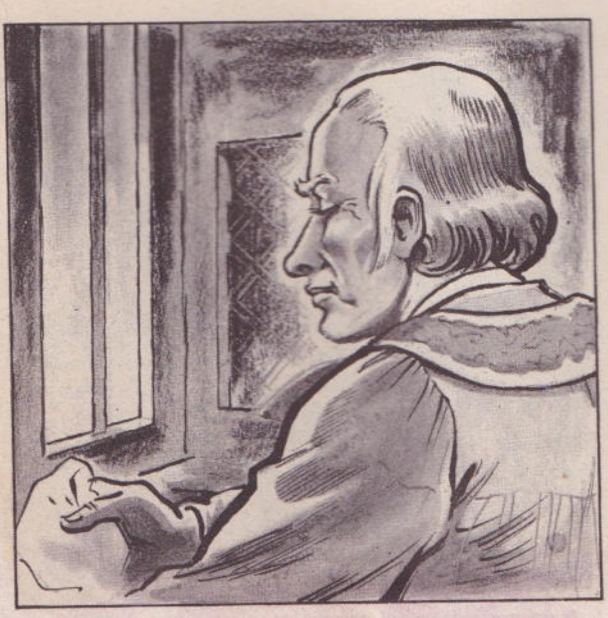
121 Peu à peu, les prêtres viennent nombreux à Ars, demandant au modeste curé de cette petite paroisse de les aider à mieux remplir leur mission sacerdotale. A tous, l'abbé Vianney donne de sages conseils.

« Depuis près de vingt ans, je voudrais être religieux », lui dit un jour l'un d'eux. « Très bien, répond le curé, cette pensée est bonne, elle vient de Dieu. — Alors je puis quitter mon poste de professeur pour entrer dans un ordre religieux ? — Pas si vite, mon ami. Restez à votre poste. Dieu ne vous demande pas maintenant de mettre à exécution vos désirs, si bons soient-ils ».



122 Toujours tourmenté par les mêmes désirs, le même prêtre revient à Ars au bout de trois années. Il est maintenant professeur dans un collège.

« Maintenant que je ne suis plus professeur de séminaire, que me conseillez-vous ? — Mais, la même chose », répond Monsieur Vianney avec un bon sourire. Et il ajoute : « Voyez-vous, la plus belle œuvre que l'on puisse faire au siècle où nous vivons, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse ».



123 On pourrait citer beaucoup d'autres histoires de personnes reparties d'Ars l'âme en paix et fortifiées dans leur foi.

L'abbé Vianney va pendant trente ans être fidèle à cette mission harassante, domptant la fatigue, le froid, la faim, refusant d'avoir un coussin dans son confessionnal, crucifié sur le bois de celui-ci, comme l'avait été le Christ sur le bois de la Croix.

Mais combien d'hommes aura-t-il arraché aux griffes du démon, lui qui, dans son presbytère, se mortifiait pour obtenir de Dieu lumière et repentir pour tous ceux qui venaient à lui !



124 Un jour, pour l'aider dans sa lourde tâche, l'évêque décide de lui donner un vicaire, l'abbé Raymond. Malgré tout, les journées sont bien remplies.

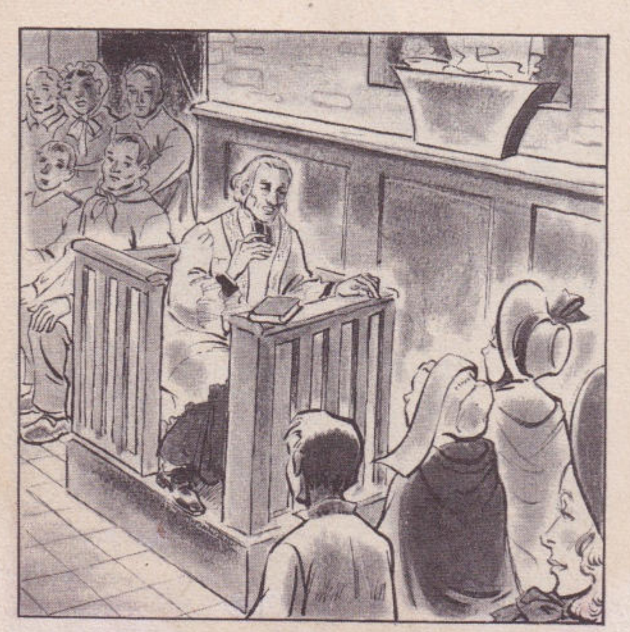
Essayons, si tu le veux, de passer une journée à Ars au temps de Monsieur Vianney. Nous voici arrivés dans l'après-midi. Une foule très dense se presse sur la petite place de l'église. Impossible de pénétrer dans celle-ci : elle est bondée, et le restera jusqu'à sa fermeture, tard dans la soirée. Tout le monde prie ; personne ne veut partir afin de ne pas perdre son tour au confessionnal.



125 Minuit, une heure du matin. Le curé quitte le presbytère où il vient de passer quelques heures. Il entre dans l'église, ouvre la porte à ceux qui attendent dehors. Une prière fervente devant le maître-autel, et voici le prêtre dans son confessionnal. Il y restera jusqu'à six ou sept heures, sans discontinuer, apportant la paix du Seigneur à ceux qui ont fait parfois des centaines de kilomètres pour venir se réconcilier avec Dieu.



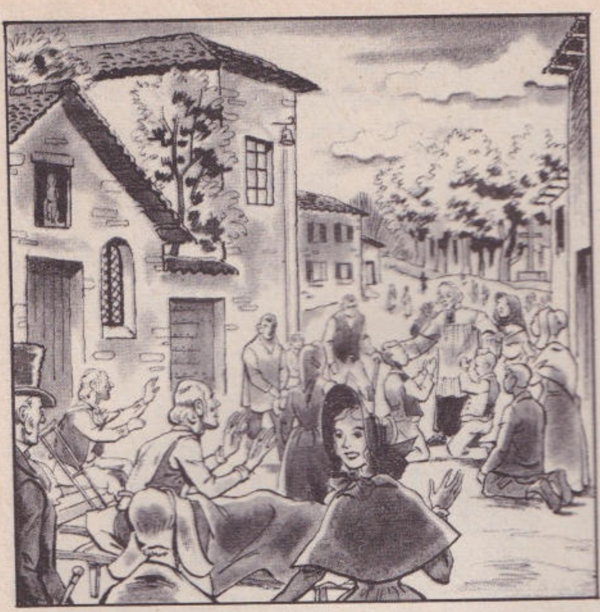
126 Puis Monsieur Vianney sort de son confessionnal, s'agenouille sur les dalles du chœur pour se préparer silencieusement à la messe, et monte ensuite à l'autel. Pour lui, c'est le grand moment de la journée. Rien n'est trop beau pour célébrer le sacrifice : le plus beau calice, les plus beaux ornements, un autel magnifiquement paré, et une foule en prière dans une attitude de respect et de foi, il faut tout cela au saint curé... Il faut voir avec quelle ferveur, avec quel amour il célèbre !



127 Après la messe et quelques instants d'action de grâces, c'est de nouveau le confessionnal jusqu'à dix heures et demie. Puis, pendant un moment, il récite son bréviaire avant de s'installer à onze heures dans la petite chaire d'où il fait le catéchisme. Pendant une heure, il parle, passe d'un sujet à l'autre, laissant déborder de son cœur son immense amour de Dieu. L'église est toujours comble, tout le monde écoute avec une grande attention ces paroles qui vont droit à l'âme.



128 Car la parole du curé d'Ars frappe les auditeurs comme si chacun se sentait visé directement. Un médecin de Lyon vient un jour à Ars avec un groupe de parents et d'amis. Aux premiers mots du catéchisme, il éclate de rire et, pour ne pas se faire remarquer, il enfouit la tête dans ses mains. Peu à peu, plus de rire, les paroles du prêtre pénètrent en lui ; bientôt, de grosses larmes coulent de ses yeux ; le docteur vient de prendre conscience de ses fautes et de l'amour de Dieu qui pardonne tout !



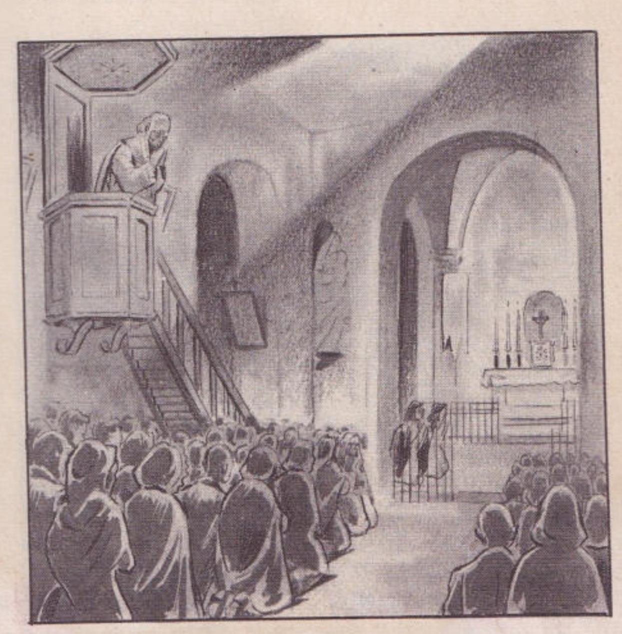
129 A midi, après avoir récité l'Angelus, agenouillé devant l'autel, le curé se rend au presbytère pour y prendre son repas. Mais il lui faut au moins un quart d'heure pour franchir les quelques mètres qui séparent le presbytère de l'église. Tous les jours, la foule se presse à cet endroit : malades ou infirmes, enfants ou vieillards qui ne peuvent entrer dans l'église ou y rester longtemps, ou encore visiteurs qui ne désirent pas se confesser. Monsieur Vianney dit une bonne parole à l'un, adresse un sourire à l'autre, et bénit tous les enfants.



130 Certains jours, il y a tant de monde qu'il ne peut passer. Alors, il use d'un stratagème délicieux : il prend une poignée de médailles qu'il lance à la volée. Pendant que les gens se bousculent pour les ramasser, il se précipite dans la cour du presbytère, verrouille sa porte, n'acceptant personne pour lui tenir compagnie pendant son repas. Il est facile de comprendre cette mesure quand on sait de quoi il se nourrit. Son repas en effet n'a pas varié : quelques pommes de terre cuites une fois pour toute la semaine, ou quelques matefaims.



131 Un tel repas ne lui prend pas beaucoup de temps. « Entre midi et une heure, il m'est arrivé, a-t-il raconté, de dîner, balayer ma chambre, faire ma barbe, dormir et visiter un malade ». Tous les jours, en effet, après son repas, le curé visite les orphelines de la « Providence » et les malades, ceux de la paroisse, comme ceux qui sont venus de loin en pèlerinage. Une foule de gens l'accompagnent, avides de recevoir ses conseils pour transformer leur vie ou trouver un peu d'espérance dans leurs épreuves.



132 Monsieur Vianney revient alors à l'église où il confesse les femmes jusqu'à cinq heures environ, puis les hommes jusqu'à sept heures et demi ou huit heures. Il monte ensuite en chaire pour y présider la prière du soir, et rentre enfin à son presbytère où il se retire jusqu'à minuit ou une heure.

Et tous les jours, pendant de longues années, ce fut le même régime de vie écrasant. Jamais sans doute aucun prêtre n'a eu des journées aussi chargées pendant si longtemps.



133 On comprend alors qu'à certains jours, l'abbé Vianney ait eu la tentation de se retirer dans la solitude pour passer ses journées à prier Dieu. Une première fois en 1840, il écrit à l'évêque de Belley pour lui en demander l'autorisation, puis, profitant d'une nuit noire, il quitte son presbytère à deux heures du matin. Mais arrivé à la croix des Combes, à quelque distance, il s'arrête, réfléchit : « Est-ce bien ce que tu fais là ? N'est-il pas mieux de rester à Ars pour convertir les âmes ? » Aussitôt il reprend son baluchon, fait demi-tour et retrouve le chemin de son confessionnal.



134 Trois ans plus tard, alors qu'il préside le mois de Marie, le curé s'écroule dans la chaire, épuisé par son labeur harassant. On s'empresse, on le transporte dans la chambre voisine de la sienne, on l'installe sur un lit de fortune. Tous, paroissiens et pèlerins, sont frappés de stupeur, accablés de chagrin. Leur curé va-t-il mourir ? Un médecin est appelé et en convoque trois autres pour avoir leur avis. Monsieur Vianney, qui a gardé toute sa lucidité, ne peut s'empêcher de leur dire malicieusement : « Je soutiens un grand combat. — Contre qui donc ? — Contre quatre médecins. S'il en vient un cinquième, je suis mort ».



135 Au bout de neuf jours durant lesquels il est entre la vie et la mort, le malade se sent soudain beaucoup mieux, tandis que l'on célèbre pour lui une messe en l'honneur de sainte Philomène. Alors, il demande à nouveau à Monseigneur l'autorisation de quitter Ars. En attendant la réponse, il part pour Dardilly chez son frère François. Mais on a découvert sa retraite ; bientôt, Dardilly voit arriver les foules de pèlerins, et le curé reprend le chemin du confessionnal. Là-dessus, arrive la réponse de l'évêque, qui lui laisse le choix entre Ars et un poste d'aumônier.

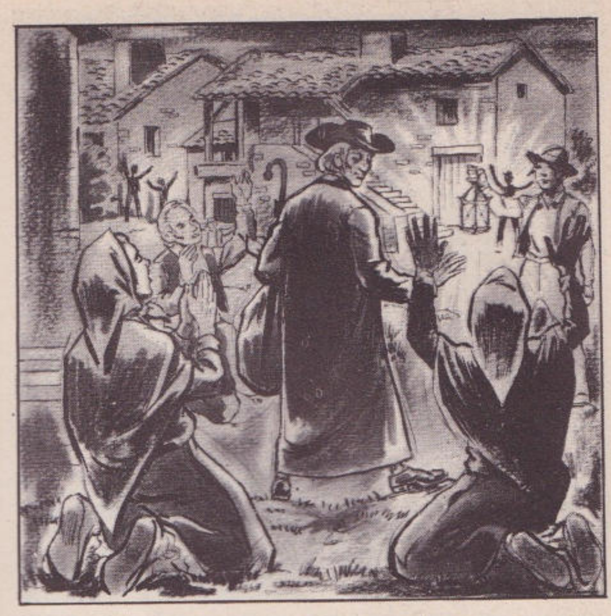


136 L'abbé Vianney hésite, mais, après une fervente prière, il décide : « Retournons à Ars ». Une voiture le transporte jusqu'à sept kilomètres du village. Le reste du chemin, il le fait à pied. Quand il arrive, un bâton à la main comme un pèlerin, les cloches sonnent à toute volée, les paroissiens sont rassemblés sur la place, beaucoup en tenue de travail. Très ému, le curé les bénit : « Je ne vous quitterai plus, mes enfants... je ne vous quitterai plus ! »

Tous entrent alors à l'église et Monsieur Vianney reprend ses fonctions en présidant la prière du soir.



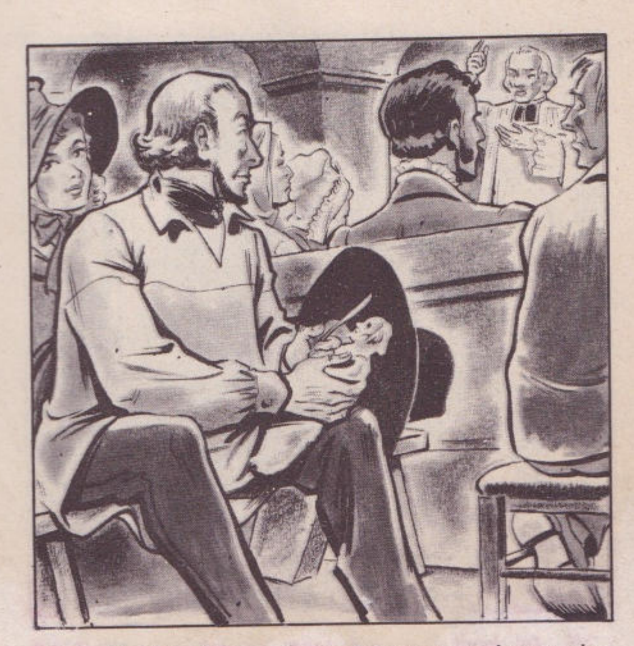
137 Dix ans plus tard, cependant, la hantise du silence et de la prière dans un monastère le reprend. Une nuit, il quitte le presbytère, accompagné de Catherine Lassagne et de Marie Filliat qui doivent le guider jusqu'à la passerelle du ruisseau. Mais la population est alertée, le tocsin sonne, la foule se rassemble et le suit en le suppliant de rester. On arrive à la passerelle. L'abbé Toccanier, un prêtre que l'évêque de Belley avait adjoint à Monsieur Vianney, s'empare du bréviaire du curé. Celui-ci s'arrête, hésite, puis : « J'ai un autre bréviaire dans ma chambre, dit-il, retournons le chercher ».



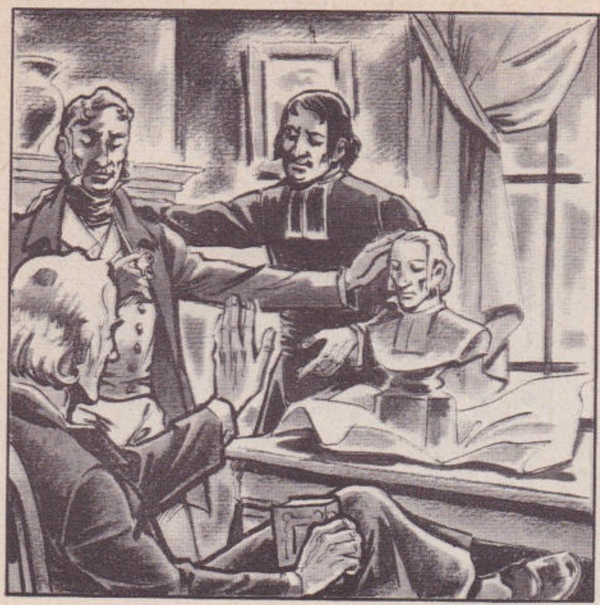
138 Tout le monde rebrousse chemin vers Ars. Durant le trajet, les supplications des paroissiens redoublent. Bientôt s'y mêlent celles des pèlerins qui, sur le passage du curé, se précipitent, s'agenouillent : « Mon Père, avant de partir, confessez-moi ! » L'abbé Toccanier insiste : « Monsieur le Curé, vous ne pouvez laisser sans confession ces gens venus de si loin ! » Alors, brusquement, Monsieur Vianney se décide : il entre dans l'église, prend son surplis, se dirige vers son confessionnal. Cette fois, c'est fini, il ne cherchera plus à s'en aller.



139 Rien n'a jamais pu amoindrir l'humilité de l'abbé Vianney qui s'appelait lui-même « un pauvre petit prêtre »... Un jour se présente à lui un frère de la Sainte-Famille, le frère Gabriel ; il a écrit un petit livre intitulé : « L'ange conducteur des pèlerins d'Ars » et, dans la préface de son ouvrage, a glissé un éloge du saint curé. Celui-ci, après avoir lu ce que l'on dit de lui, s'écrie : « Je ne vous croyais pas capable d'écrire un mauvais livre ! — Comment, un mauvais livre ? — Oui, un mauvais livre ; retranchez tout ce qui me concerne et ce sera un bon livre ! » Bien entendu, l'auteur ne retrancha rien.



140 L'abbé Vianney ne voulut jamais se laisser photographier. Cependant, l'évêque voulait avoir un portrait de son curé. Il charge un grand sculpteur, Cabuchet, de faire une statue de Monsieur Vianney, et donne à l'artiste une lettre de recommandation dans laquelle il insiste pour que le curé accepte de le laisser faire. L'abbé Vianney refuse énergiquement ! Alors Cabuchet s'installe dans l'église pendant le catéchisme ; il a un grand chapeau dans lequel il dissimule la cire, et, pendant que le curé parle, il travaille discrètement.



141 Le buste est enfin achevé. On l'apporte dans la salle à manger de la maison où demeure Monsieur Toccanier ; on invite Monsieur Vianney qui se trouve mis brusquement en présence de sa statue. « Qui a fait cela ? » demande-t-il tout confus. Cabuchet se présente. « Vous m'avez désobéi, dit le curé, dois-je vous pardonner ? » Les personnes présentes le supplient d'accorder son pardon. Et finalement, l'abbé Vianney accepte que la statue ne soit pas détruite, mais à une condition : qu'elle ne soit pas montrée au public avant sa mort.



142 Sa pauvreté est légendaire. Lui, par les mains de qui passent des sommes fabuleuses, n'a rien à lui. Dans son presbytère, les meubles sont réduits au strict minimum. Pour les repas, une écuelle et une cuiller sont sa seule vaisselle ; il n'a qu'une soutane, et ses vêtements, il les raccommode lui-même.

Il donne tout, allant jusqu'à vendre tout ce qui lui appartient en propre : mobilier, linge, pour en distribuer l'argent aux pauvres.

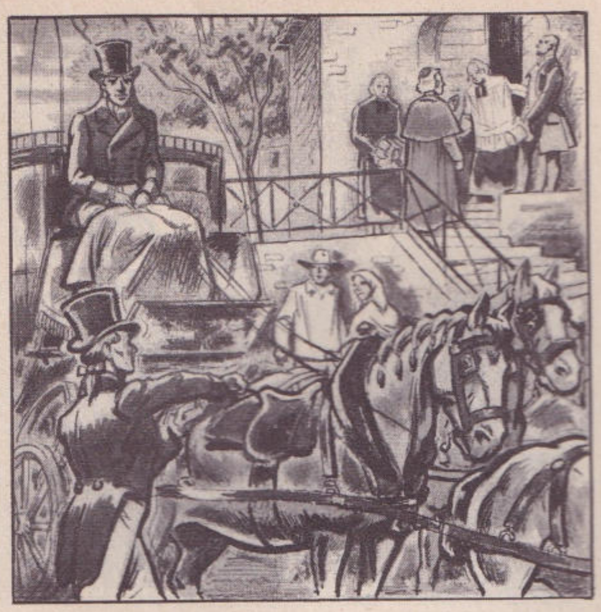


143 Un jour, le curé se dirige vers l'orphelinat. Tout à coup, il se trouve en face d'un malheureux vêtu de loques et dont les chaussures ne méritent plus le nom de souliers. Il s'arrête, ôte les siennes et les donne sur-le-champ. Lui-même poursuit son chemin vers la « Providence », essayant de dissimuler ses bas sous sa soutane. On lui donne des chaussures fourrées... Le lendemain, on le retrouve avec de vieux souliers aux pieds. « Vous avez donné les autres ? — Peut-être bien », répond-il simplement.



144 Monseigneur Devie, évêque de Belley, aimait beaucoup Monsieur Vianney et ne cessa d'avoir pour lui une très grande estime, dès qu'il eût pris conscience que les attaques dont le curé était l'objet n'étaient que de pures calomnies. Il vint le voir à Ars plusieurs fois, mais n'éprouva jamais le besoin de lui décerner un titre honorifique, car il savait bien que Monsieur Vianney n'y attachait aucune importance.

Son successeur, Monseigneur Chalandon, ne pensa pas de cette manière...





145 Le lundi 25 octobre 1852, Monsieur Vianney est au confessionnal dans la sacristie. « Monsieur le Curé, Monseigneur est là ! » Un peu troublé, l'abbé sort, toujours revêtu de son surplis, et se précipite vers la porte d'entrée de l'église, pour offrir de l'eau bénite à l'évêque. De plus, comme c'est la première visite de Monseigneur, il tient à lui adresser quelques mots pour lui dire sa soumission filiale.

Mais qu'a donc l'évêque ? On dirait qu'il cache quelque chose sous sa mozette...

146 Dès les premiers mots du curé, Monseigneur Chalandon retire rapidement le paquet qu'il dissimule et le déploie devant toute la foule. C'est un camail ! L'évêque annonce que Monsieur Vianney est nommé chanoine honoraire. « Non, Monseigneur, balbutie Monsieur Vianney qui ne sait où se mettre, donnez cela à mon vicaire. Il le portera mieux que moi ».

Rien à faire ! Monseigneur, son vicaire général, l'abbé Raymond, s'unissent pour revêtir l'abbé Vianney de son camail.





147 Puis l'évêque entonne le *Veni Creator* et la procession s'avance vers le chœur. « On eût dit un supplicié que l'on mène à l'échafaud, la corde au cou », écrit la comtesse des Garets. Arrivé à la hauteur de la sacristie, le curé se faufile discrètement et se réfugie dans un coin retiré pour enlever ce vêtement de cérémonie. Mais le maire, qui l'a suivi, réajuste le camail et décide son curé à le garder au moins pour la journée. « Sinon, lui dit-il, vous feriez injure à Monseigneur ».

148 Monsieur Vianney se résigne et revient donc à l'église. Il doit subir les louanges de l'évêque, disant quelques mots à la foule pour justifier cet honneur conféré au simple pasteur d'une petite paroisse. Celui-ci écoute, tout décontenancé, si grande est son humilité. La procession se reforme vers le presbytère, le curé avec son camail tout de travers, et ne songeant pas à l'arranger.

A peine l'évêque parti, l'abbé Vianney ôte la belle pèlerine bordée d'hermine, la palpe, la contemple : « Ça fera bien de l'argent pour mes œuvres ! » dit-il.



149 Arrive Mademoiselle Ricotier, riche personne d'Ars. « Vous arrivez à propos, dit le curé, je veux vous vendre mon camail. Vous m'en donnerez bien quinze francs. — Mais il vaut plus que cela, Monsieur le Curé.! — Vingt, alors ? »

« Je lui donnai vingt-cinq francs, raconte l'acheteuse... Puis, ayant appris qu'il en avait coûté cinquante, je versai vingt-cinq francs de plus à Monsieur Vianney ; ce dernier se frottait les mains en disant : « Que Monseigneur m'en donne un autre, et j'en ferai de l'argent ! »



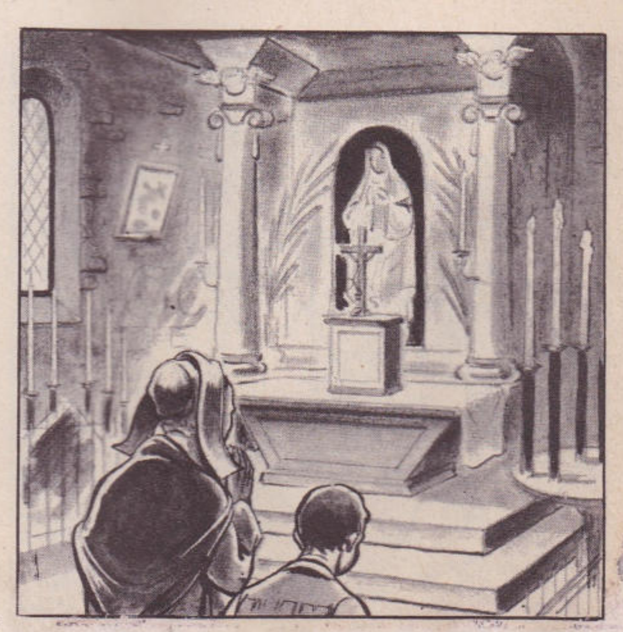
150 En 1855, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur. La demande en avait été présentée par le sous-préfet de Trévoux et le préfet de l'Ain. Le maire vient lui annoncer la nouvelle : « Est-ce de l'argent pour mes pauvres ? » demande le curé. « Non, c'est une simple distinction honorifique ! — Dans ce cas, puisque les pauvres n'ont rien à y gagner, dites à l'Empereur que je n'en veux point » [1].

Evidemment, le maire n'en fait rien !

(1) Napoléon III était à ce moment empereur des Français.



151 Peu après, Monsieur Vianney reçoit une lettre de la Chancellerie de la Légion d'Honneur : on lui demande douze francs pour l'expédition de la croix. « Mais j'ai refusé, dit-il. Non et non... Ces douze francs seront mieux au service des pauvres ! » On s'acquitte de la note à l'insu du curé. Plus tard, celui-ci dira malicieusement : « Je n'ai point envoyé l'argent, et ils m'ont tout de même envoyé la croix ». Malgré tout, il ne la porta jamais, sinon après sa mort, fixée sur son cercueil.



152 Ces marques honorifiques, qui n'intéressent nullement l'humble prêtre, ne sont pas nécessaires pour que sa valeur soit reconnue. Dieu, en effet, se plaît à souligner la sainteté de son fidèle serviteur en permettant de nombreux miracles du vivant même de Monsieur Vianney. Impossible de les raconter tous ! Le curé en obtient beaucoup par l'intermédiaire de sainte Philomène, « sa petite sainte », comme il aime à l'appeler. Il a fait bâtir pour elle une chapelle où il envoie prier les malades, les infirmes et les grands pécheurs.



153 Une femme qui ne marche qu'avec des béquilles se place sur le passage de Monsieur Vianney : « Eh bien ! marchez, ma bonne », lui dit-il. La femme hésite. « Mais marchez donc, puisqu'on vous le dit », ajoute Monsieur Toccanier. La femme essaie, les jambes sont solides, les premiers pas sont bons, les béquilles tombent. « Et emportez-les avec vous ! » commande le curé en montrant les béquilles du doigt.



154 Le 25 février 1857, arrive à Ars une femme de Saône-et-Loire, Madame Dévoluet ; elle pousse dans une pauvre voiturette son garçon de huit ans, incapable de marcher. Elle confie l'enfant à une famille du village, et passe les premières heures de la nuit sous le porche de l'église, afin d'être plus sûre de pouvoir approcher le curé. Ce dernier la voit dans la foule. « Venez, vous, dit-il, vous êtes la plus pressée ! » Elle se confesse et oublie de parler de son fils. Aussi, va-t-elle le chercher, puis elle se place avec lui près de la sacristie pour assister à la messe.



155 Dès la fin de la messe, elle essaie d'entrer dans la sacristie. On veut l'en empêcher. « Qu'elle entre », dit Monsieur Vianney. Elle présente son petit garçon à bénir : « Voyons, cet enfant est trop grand pour être porté ainsi. Allons, mettez-le à terre. — Mais il ne peut pas ! — Il le pourra. Allez prier devant sainte Philomène ». Et le curé dépose un baiser sur le front du petit bonhomme. Tenu par la main, celui-ci gagne péniblement la chapelle.



156 Il s'agenouille de lui-même, reste à genoux près d'une heure, puis se lève. « J'ai faim », dit-il. Il court sur ses bas jusqu'à la porte. Mais il pleut. « Si tu avais voulu m'apporter mes sabots ! » La maman le prend dans ses bras, l'emmène chez le sabotier, le fait chausser ; aussitôt, le gamin, battant des mains de joie, s'élance sur la route et se met à jouer avec les autres enfants.



157 Il n'y a pas que les guérisons miraculeuses ! L'abbé Vianney, de son regard de feu, lit dans les âmes.

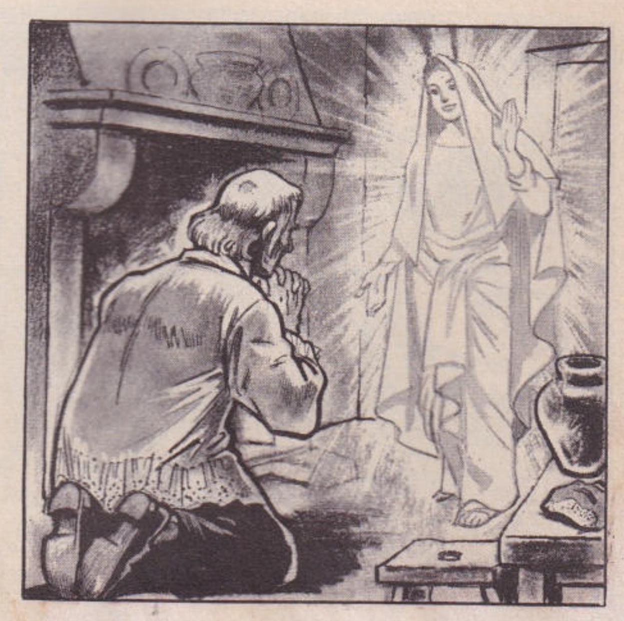
Antoine Saubin, ouvrier de Lyon peu croyant, se trouve perdu dans la foule à l'église. « Si ce prêtre, pense-t-il, a l'esprit de Dieu comme on dit, il saurait que j'ai à lui parler et que je suis pressé ». Le curé se retourne et lui dit tout haut : « Patience, mon ami, je suis à vous tout de suite ».



158 Une dame en grand deuil voyage avec un groupe de pèlerins en route vers Ars. « Permettez que je vous accompagne, dit-elle au prêtre qui dirige le pèlerinage. Je voyage pour me distraire. Autant aller là qu'ailleurs ! » Le prêtre consent. En arrivant au bourg, elle demande à l'abbé : « Pourriez-vous me ménager une entrevue avec ce « saint à miracles », dont vous parlez entre vous. — Je ferai mon possible », répond le prêtre.



159 A peine le groupe est-il entré dans l'église que Monsieur Vianney se dirige tout droit vers la dame : « Il est sauvé... oui, il est sauvé », lui dit-il à l'oreille. « Ce n'est pas possible », murmure la pauvre femme. « Si, il est sauvé ; il est en purgatoire et il faut prier pour lui. Entre le parapet du pont et l'eau, il a eu le temps de se repentir. Votre mari était irréligieux, mais il s'est parfois uni à votre prière ! » La pauvre veuve retrouve la paix : elle était hantée par l'idée que son mari, qui s'était suicidé, était en enfer !



160 Ce sont-là, évidemment, des faits extraordinaires, mais il y a plus fort encore. Il est certain que l'abbé Vianney a eu souvent des conversations avec Dieu et la Sainte Vierge. « Avec la Sainte Vierge, nous nous connaissons bien », dit-il un jour avec son bon sourire. Il lui est arrivé même de se plaindre quand il reste quelque temps sans avoir de célestes visites. « Tout de même, soupira-t-il une fois qu'il se croyait seul, je n'ai pas vu le bon Dieu depuis dimanche ! »



161 Peu à peu pourtant, sa santé s'affaiblit. On ne vit pas pendant quarante ans avec deux ou trois heures de sommeil, et un seul repas par jour, sans sentir le corps s'user, la fatigue s'accumuler, et la vieillesse peser lourdement sur les épaules. « Mon Père, si le bon Dieu vous donnait à choisir, lui demande son vicaire : ou monter au ciel tout de suite, ou travailler comme vous le faites à convertir des pécheurs, que choisiriez-vous ? — Mon ami, je resterais ! Quelle joie de faire cheminer des âmes vers Dieu ».



162 Le curé vieillit et les pèlerins ne font qu'augmenter. Aussi le bon vieillard rogne-t-il encore sur son sommeil et sa nourriture, acceptant seulement une tasse de lait le soir. Parfois, c'est son seul repas. Et il tousse à faire pitié.

Un jour, il arrive vers midi chez Catherine Lassagne : « Ah ! je n'en puis plus ! — Asseyez-vous un instant, fait Catherine, je vais vous faire chauffer du lait. — Oh ! non, dit-il, c'est mon lit qu'il me faut ». Et il sort pour monter se coucher sur son grabat.

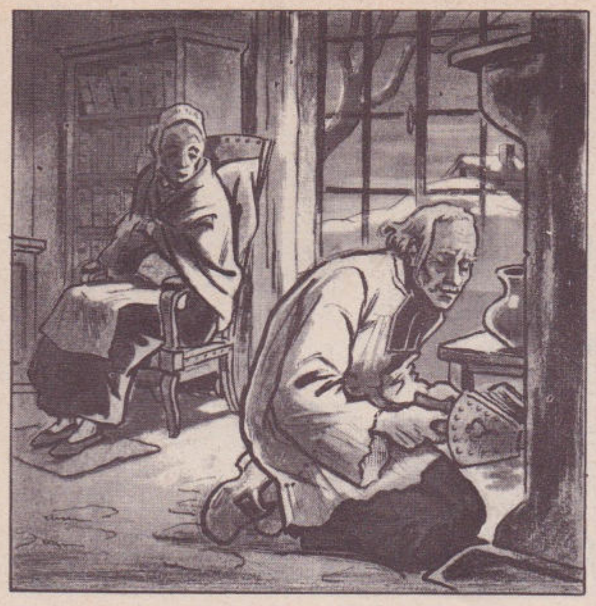


163 Catherine tient bon. Elle fait chauffer le lait et se dirige vers le presbytère. Mais elle rencontre en chemin le curé qui retourne déjà à l'église.

« Monsieur le Curé, buvez ceci. — Non, je ne veux rien. — Il faut prendre ce lait. » A force d'insistance, il accepte la tasse de lait, qu'il boit devant les pèlerins. Le soir, il avoue à Catherine : « Tout de même, je crois que sans votre lait, je n'aurais pas pu aller au bout dé la journée ».



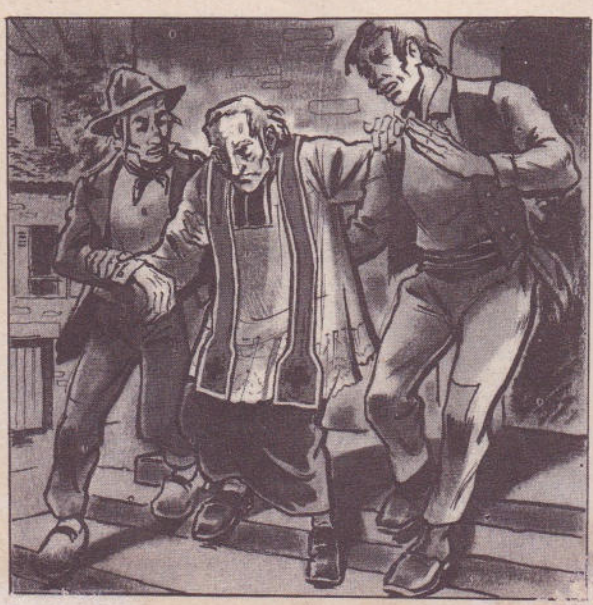
164 De temps en temps, il tombe en faiblesse, et il lui arrive de s'assoupir à son confessionnal. Alors les pèlerins font soigneusement silence, afin de lui laisser un moment de repos. Néanmoins, il reste toujours aussi actif, il étudie le plan de l'église qu'il désire faire bâtir en l'honneur de sainte Philomène : quatre mois avant sa mort, il lance une souscription dans ce but. « Je prierai le bon Dieu pour ceux qui m'aideront à bâtir une église à sainte Philomène ». Ce sont les dernières phrases qu'il ait écrites.



165 A la même époque, il reçoit la visite de Pauline Jaricot, la Fondatrice de la Propagation de la Foi, vieillie et lassée par toutes ses épreuves. Elle avait très froid, étant venue par la bise et la neige. Le curé va chercher de la paille et des branches pour faire du feu. Mais tout est humide, et le feu ne prend pas. « Cela ne fait rien, dit Pauline, je suis habituée au froid. Donnez-moi plutôt un peu d'espérance ». Et le curé lui parle et lui donne une petite croix de bois.



166 Il semble pressentir la date de sa mort. En juillet 1859, une bonne chrétienne de Saint-Etienne, Madame Pauze, vient se confesser. Le curé lui parle de saint Jean-François Régis, et du pèlerinage de La Louvesc, qu'il a fait autrefois, et où cette dame va tous les ans. « Au revoir, mon enfant, lui dit-il, dans trois semaines, nous nous reverrons ». Trois semaines plus tard, l'abbé Vianney et Madame Pauze mouraient presque en même temps et pouvaient donc se rencontrer devant le Seigneur.



167 Le 29 juillet 1859 est sa dernière journée de ministère. Il y avait de l'orage, il se sentait malade dès le lever. Pourtant, à une heure du matin, il est au confessionnal, alors que dans l'église il fait si chaud que sans arrêt des pèlerins doivent sortir pour respirer un peu. Le curé doit être conduit plusieurs fois dehors pour prendre l'air. Il n'en peut plus, et pourtant il confesse pendant seize heures. On ne comprend pas un mot à son catéchisme, on le voit seulement jeter des regards pleins d'amour vers le tabernacle.



168 Dans la nuit du 30 juillet, Monsieur Vianney appelle Catherine Lassagne, qui veillera sur lui jusqu'au bout. « C'est la fin, dit-il, il faut aller chercher le curé de Jassans. — Je vais chercher aussi le médecin. — C'est inutile, le médecin n'y fera rien ».

Désolés, les paroissiens accourent, montent sur le palier, essaient d'apercevoir une dernière fois leur bon prêtre.

Le 2 août, on lui donne les derniers sacrements. « Que Dieu est bon, dit-il, quand on ne peut plus aller Le voir, c'est Lui qui vient ».



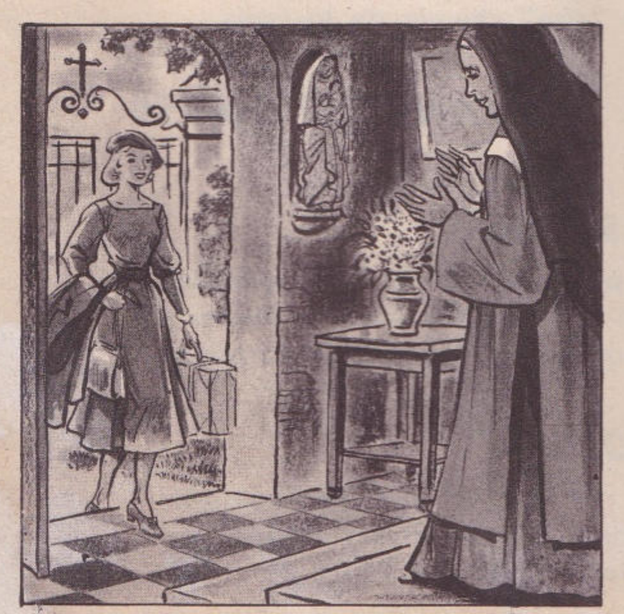
169 Monseigneur l'évêque de Belley, ayant appris que le curé d'Ars se meurt, quitte précipitamment le petit séminaire de Meximieux où il s'apprêtait à présider une cérémonie, pour se rendre au chevet du moribond. Le malade le reconnaît, lui sourit, essaie de le remercier.

Et le jeudi 4 août, à deux heures du matin, le saint curé rend son âme à Dieu, pendant qu'auprès de lui un prêtre achève les prières des agonisants : « Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la Céleste Jérusalem ».



170 Le glas se met à sonner au clocher d'Ars. Dans toute la région, la nouvelle se répand ; de partout les pèlerins arrivent... L'enterrement est un triomphe : six mille personnes, trois cents prêtres, autour de l'évêque qui officie. Tous prient pour celui qu'ils appellent déjà « le saint ».

En 1905, le saint Pape Pie X élève à la gloire des bienheureux l'humble petit curé, et le donne comme patron à tous les curés de France. Et, en 1925, devant 70.000 pèlerins du monde entier, Jean-Marie Vianney est proclamé saint.



171 Depuis 1859, le petit village d'Ars n'a pas cessé d'être un lieu de pèlerinage. Des retraites s'y donnent pour les prêtres et pour les fidèles. Le 4 août de chaque année, de grandes foules s'y rassemblent pour prier saint Jean-Marie Vianney. Un couvent de carmélites s'y est installé : de pieuses femmes y consacrent leur vie entière à prier et à faire pénitence pour que les prêtres deviennent des saints.



172 Le curé d'Ars a dit une fois à l'un de ses catéchismes : « Laissez une paroisse sans prêtre pendant vingt ans, et l'on y adorera des bêtes... » Hélas ! il y a de nos jours beaucoup de paroisses sans prêtre !

Si tu as appris à aimer le curé d'Ars, ferme les yeux un moment, adresse-lui une prière fervente pour que les prêtres de France soient plus nombreux, qu'ils soient de saints prêtres, à l'exemple de l'humble curé.

Et si le Seigneur le veut, pourquoi pas... toi ?

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.

